

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Champigny

VENEZ Y RENCONTRER
L'HON. JUGE ANDRÉE RUFFO
LE SAMEDI, 26 OCTOBRE
DE 14H À 16H
4380 ST-DENIS, MTL. TÉL. (514)844-2587

Montréal, samedi 19 octobre 1991

FLANNERY O'CONNOR

Leurre du bonheur

OEUVRES COMPLÈTES

Flannery O'Connor
Gallimard, « Biblos »
Paris, 974 pages.

LOIN DU PARADIS

Geneviève Brisac
Gallimard, « L'un et l'autre »
Paris, 145 pages.

Jean-François Chassay

LE LUPUS érythémateux, dont souffrit pendant 15 ans Flannery O'Connor et provoqua sa mort alors qu'elle n'avait pas encore atteint la quarantaine, est une maladie du système immunitaire. Pour l'expliquer brièvement et de manière spectaculaire, quitte à ne pas être très scientifique, on pourrait dire que l'individu atteint devient allergique à lui-même, son système ne pouvant plus le supporter. Malgré l'horreur de la situation, on imagine ce qu'un état pareil peut provoquer sur l'esprit d'un écrivain à l'imagination fertile, qui sait mener très loin ses fantasmes et ceux d'un pays sudiste en pleine déliquescence.

Cette forme d'auto-allergie explique peut-être également les étranges contradictions (apparentes) de l'œuvre d'une femme éminemment catholique, croyante, dont les textes sont marqués pourtant par la haine, le sadisme, la vulgarité, et qui ne fait jamais l'économie d'une causticité souvent grinçante.

« J'ai affirmé que le lecteur catholique moyen était un demeuré doublé d'un militant », écrit-elle à une amie. « Voilà comment elle se fait quelques amis », répond Geneviève Brisac dans son petit livre, *Loin du paradis*, davantage un bref « et amical » portrait qu'une véritable biographie. On y retrouve en particulier des extraits de son abondante correspondance, qui permet notamment de mieux saisir la poétique o'connorienne : ce sont les antinomies qui l'attirent, où se télescopent un quotidien dont le prosaïsme lui permet de tirer de nombreux effets comiques et une violence dont les sources restent souvent obscures.

Il y a une folie sourde dans toute son œuvre, que Flannery O'Connor explique en notant qu'un « écrivain a besoin d'une certaine dose de fanatisme. Ce fanatisme tient sous contrôle sa sensibilité. » Et celui-ci n'a

pas de limite : « Flannery O'Connor, écrit Geneviève Brisac, une fois que les mécanismes infernaux de la haine se sont mis en marche, laisse tourner la machine. »

Les deux romans et les trois recueils de nouvelles réunis dans le volume de la collection Biblos et qui forment l'ensemble de l'œuvre de fiction de Flannery O'Connor en donne amplement la preuve. Les titres, déjà, en sont une indication : *Les braves gens ne courent pas les rues*, *Et ce sont les violents qui l'emportent*, *Mon mal vient de plus loin*, n'annoncent rien de doucereux ou de fade.

Cette haine se porte d'abord sur la famille qui joue dans ces textes une place centrale. Avec une obsession d'autant plus insupportable qu'elle est pleine de bonne volonté, de nombreux adultes rêvent de laisser derrière eux des gens qui leur ressemblent. Cela ne se manifeste jamais de façon plus convaincante que dans *Et ce sont les violents qui l'emportent*, sombre roman, totalement désespéré. Le jeune Tarwater vivra pendant 14 ans sous la coupe de son grand-oncle, vieux mystique fou à lier, qui désire en faire un prophète sachant continuer sa mission. Après la mort de celui-ci (et après avoir incendié la maison avec le défunt), Tarwater se retrouve chez son oncle Rayber qui entreprend de délivrer l'esprit de l'adolescent des obsessions qui l'encombrent.

Entre le mysticisme dément du premier et le rationalisme implacable du second, Tarwater se voit partagé, écrasé par les mânes de l'un, agressé par la logique de l'autre qu'il hait. Il finira par assassiner l'enfant idiot de Rayber en le noyant, sous prétexte de la baptiser (comble de l'ironie macabre, cet enfant se nomme Bishop), avant de se faire violer. Jamais sans doute, dans l'histoire du roman sudiste, « le bruit et la fureur » faulknérien se seront fait entendre avec autant de force et d'horreur.

Mais c'est parfois sur un tout autre ton que Flannery O'Connor aborde les liens familiaux : tel fils ne peut supporter une mère vivant encore dans les splendeurs passées d'un Sud qui n'existe plus (regrettant cette époque où les Noirs ne pouvaient pas prendre l'autobus), dans tel autre famille, chaque individu accuse les autres de ne pas vivre dans la réalité,



pour des raisons évidemment totalement divergentes ; tel grand-père refuse de reconnaître son petit-fils lorsque celui-ci se retrouve en difficulté. Les précheurs masochistes côtoient les adolescents attardés, et vieux racistes coudoient des voleurs à la petite semaine, les anachorètes doivent supporter les colporteurs. Comble de l'hérésie, un vendeur de bibles va jusqu'à voler la jambe de bois d'une jeune femme après l'avoir attirée dans une grange pour la séduire.

Quand les tensions ne se produisent pas entre les membres de la

même famille, elles surviennent entre gens du Sud, laissant l'impression que, de toute façon, le reste de l'univers n'existe pas vraiment. Leur monde tombe en ruines, se décompose quasiment sous leurs yeux, et pourtant la civilisation « ne peut » exister ailleurs. L'Europe n'est peuplée que de sauvages et quant au Nord, on préfère ne pas en parler. Le plus tragique, c'est la force des certitudes de tous ces gens.

Entre le burlesque et la tragédie, entre la force et le drame métaphysique, la clôture ne peut pas être plus mince que dans cette œuvre qui ne

concède rien au pittoresque, où les bons sentiments ne peuvent voir le jour et où le désespoir apparaît d'abord comme la manière la plus originale de vivre.

Flannery O'Connor, chez qui « la mort arrive avec une facilité déconcertante », écrit Geneviève Brisac, présente un monde où la médiocrité est insoutenable et pètit le moindre geste de la vie quotidienne. Rien de plus angoissant que cette réalité et rien de plus magnifiquement contrôlé que cette écriture où le bonheur n'est jamais qu'un leurre de plus.

À la Toussaint

LA RÉTICENCE

Jean-Philippe Toussaint
Éditions de Minuit
Paris, 1991.

Bertrand Pirel

NE RIEN DIRE, mais le dire bien. Scruter le vide, le néant, avec élégance, nonchalance, désinvolture. Qu'il vente ou qu'il neige, par monts et par vaux, demeurer aimable et courtois, neutre et badin. Être en tout temps perplexe, rester sur son quant-à-soi, mais n'en rien laisser paraître. Ainsi va la vie selon Jean-Philippe Toussaint, comme une promenade immobile, une partie de croquet entre gens de bonne compagnie, entre bons camarades, pichenettes délicates, maillets souriants, le coup de poignet est souple et assuré, le style, celui d'un professionnel, l'apparence itou : jamais un mot plus haut que l'autre, tout juste un clin d'œil parfois, ce que nous sommes coquins, prenons garde à la pelouse, l'herbe est si verte, quant à savoir, qui gagne, c'est bien le moindre de nos soucis.

Ainsi va la vie, comme vont les loutres de mer, qui flottent et bronzent, se frisent les moustaches, se prélassent et se taquinent, se laissent vivre, oisifs. Comme se laissent vivre, oisifs, au fil des romans de Jean-Philippe Toussaint, les héros, qui d'ailleurs se ressemblent comme deux gouttes d'eau, de *La salle de bain*, *Monsieur*, *L'appareil photo*, et aujourd'hui *La réticence*. Et moi qui aime tant les loutres de mer, j'ai un faible, forcément, pour Toussaint.

La « réticence » dont il est ici question est celle qu'éprouve, à son arrivée hors-saison dans le village (corse?) de Sasuelo, le narrateur : ira-t-il, ou n'ira-t-il pas, voir les Biaggi ? « Je n'étais pas du tout sûr d'avoir envie que les Biaggi sachent que je me trouvais à Sasuelo. Le jour de mon arrivée déjà, après être resté tout l'après-midi indéfini dans ma chambre d'hôtel, je m'étais rendu compte qu'il était plus compliqué pour moi que je ne l'imaginais de me résoudre à aller voir les Biaggi ». Curieuse appréhension, ce sont eux, tout de même, qu'il est venu visiter, alors, tout ce voyage pour rien ? Mais le « rien », on le sait, n'effraie pas davantage Toussaint que son narrateur. On se promène, on fait son épicerie. On regarde les palanques. On sort subitement, la nuit, sur la jetée, « sous le même clair de lune toutes les nuits identiques, toujours le même exactement, avec les mêmes nuages noirs qui glissaient dans le ciel ». On s'occupe de son fis-ton, on le pouponne, on le linge, on le nourrit, on lui donne son bain, on le promène, dans cette superbe poussette qui, d'ailleurs, commence à donner des signes de faiblesse, à grincer, c'est embêtant, une poussette si pratique. On regarde le bébé, « faire du charme aux blondes avec un culot que me scia de la part d'un aussi petit roupinoulet ». Attends, on surveille son sommeil. On fait des pichenettes.

On s'amuse : « Cui-cui, disais-je, et mon fils renversa brusquement la tête en arrière dans un ravissement de surprise émerveillée. Il me regardait avec une reconnaissance éperdue, les deux petits yeux éblouis sous l'ovale de la cagoule, et c'était comme s'il découvrait là soudain ma vraie nature, après s'être mépris sur moi durant huit mois. Moi, cela faisait trente-trois ans maintenant que je ne me leurrerais plus sur ma nature, car je venais d'avoir trente-trois ans oui, c'est l'âge où finit l'adolescence. »

Et surtout, on épie, on guette, on scrute. On se méfie. Car les Biaggi ne sont finalement pas chez eux. Leur maison semble vide. Et s'ils ne sont pas là, c'est qu'ils se cachent, croit-on déduire. Implacable, non ? Les déductions farfelues se suivent et se ressemblent, à chaque indice malicieusement égrené : un chat noir qui flotte à la surface de l'eau, un parasol énigmatique, une vieille Mercédès grise, le bruit d'un pas, celui d'une machine à écrire, des lettres qui apparaissent et disparaissent, un volet entrouvert, une porte qui coulisse... jusqu'à la phase ultime de la paranoïa : « tous les bruits qui se faisaient entendre au-dehors m'apparaissaient comme autant de menaces diffuses qui semblaient se préciser de plus en plus ».

Voir page D-6 : Toussaint



Jean Larose

PHOTO JACQUES GRENIER

JEAN LAROSE

Le combat d'un réfractaire

Paul Cauchon

IL N'EST PAS encore assis, n'a pas encore allumé sa première cigarette, que d'emblée il attaque. « Je suis tanné des entrevues... On dit des choses, elles sont transformées en spectacle ».

Il enchaîne sur son passage à *La Bande des Six* à Radio-Canada (il avait annoncé d'avance qu'il détestait ce genre d'émission incompétente). « J'y allais naïvement pour tenter sur place d'analyser et de défaire quelque chose, mais le système gagne toujours : les caméras, tout le monde qui parle en même temps... on est transformé en spectacle. J'avais le désir de faire de la critique. Car les intellectuels québécois ne jouent pas leur rôle... »

Voilà, nous sommes lancés, et en 45 minutes à peine les idées fusent comme des boulets. Jean Larose, professeur au département d'études françaises de l'Université de Montréal, critique littéraire de haut vol, auteur de *La petite noirceur* en 1987, prix du Gouverneur-général, vient de publier un deuxième recueil d'essais, *L'amour du pauvre*.

Entre une analyse décapante d'*Un zoo la nuit*, un texte sur André Larondeau et des recherches sur Octave Crémazie et St-Denis Garneau, Jean Larose s'en prend au système d'éducation québécois, trop axé sur « la pédagogie du vécu » et l'obsession de la création, qui amène l'étudiant à se prendre d'abord comme

point de départ plutôt que de chercher ce qu'il y avait de plus grand que lui dans les textes qu'il l'ont précédé, et ce pour mieux se former.

Polémique : Jean Larose se trouve donc à passer pour un réactionnaire puisqu'il veut reprendre de grands textes de la tradition humaniste.

Mais ceux qui l'accusent oublient qu'il soutient également qu'il était excellent de démocratiser l'enseignement pour que la culture humaniste ne soit plus réservée à une élite, sauf que par la suite le système n'a aucunement favorisé l'accès à la majorité, tout en succombant aux pressions de la « culture de masse ». « On a raisonné comme si c'était la culture humaniste qui était inégalitaire et non le système d'éducation de l'époque », écrit-il.

Et entre mille autres idées Jean Larose truffe sa démonstration de petites bombes, écrivant par exemple qu'« un enseignement appuyé sur la création repose sur cette illusion qu'on pourrait former un être humain rien qu'en le laissant être lui-même. La même illusion continue d'interdire aux Québécois la souveraineté ».

Où encore : « tout le problème de l'éducation repose dans cette tâche, apparemment impossible au Québec, de rompre avec le passé sans le ruiner ».

« Quand on critique la culture de masse, explique Jean Larose au DEVOIR, on passe pour un réactionnaire. C'est absurde. La culture de

masse serait à gauche et la littérature à droite ? Ma critique de la culture de masse ne concerne que le système d'éducation. Il me semble qu'il y a assez de place dans la société pour la culture de masse, et que ce n'est pas le lieu de l'école de la relancer encore une autre fois en étudiant la bande dessinée et le policier ».

Pour parler de lui-même Jean Larose utilise plutôt l'expression « réfractaire », dans le sens de « refuser le mouvement général, comme les gens qui refusent le service militaire ».

Jean Larose veut donc redonner à la littérature une place prépondérante dans l'enseignement. La littérature a aussi été un objet esthétique de la bourgeoisie, convient-il, « qui refusait ce qu'elle pouvait contenir de dimension critique ».

Mais il faut l'enseigner parce que « cette dimension critique est contenue dans le fait que la littérature implique une ouverture à l'Autre, elle est, comme dit Barthes, 'inductrice d'ambiguïté', elle introduit de l'Autre, elle introduit à ce qui est étrange. Ce qui est le premier pas pour reconnaître que les autres ont aussi de la dignité, que les autres ne sont pas comme nous. La littérature peut faire comprendre la différence ».

Tout en déplorant qu'« on prépare les examens aux étudiants plutôt que de préparer les étudiants aux examens, et n'importe qui peut courir le

Voir page D-4 : Larose

DOMINIQUE NOGUEZ

Les derniers jours du monde

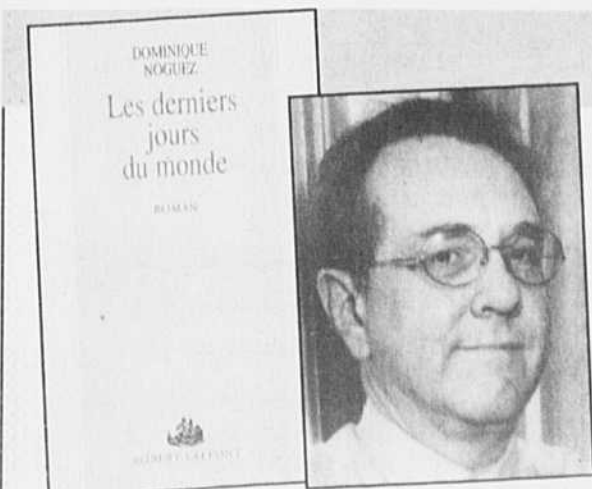
roman

« Dominique Noguez est un très, très grand écrivain qui écrit le désespoir avec une jubilation communicative. Tout est drôle dans ce roman d'anticipation... dans lequel le lecteur trouve son bonheur de lecture à chaque page. »

Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

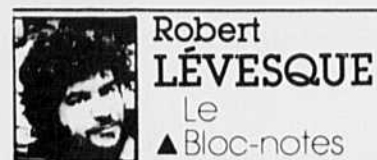
« Une apocalypse qui fait bon et long feu. Mieux qu'un best-seller et bien davantage. »

Lisette Morin, *Le Devoir*



ROBERT
LAFFONT

le plaisir des livres



Robert LÈVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

EN 1955 on a réuni sous le titre *De la tradition théâtrale* des textes de Jean Vilar, articles de revues, interviews, conférences, notes de travail. Vilar était alors à Avignon et au Théâtre National Populaire, c'était les années *Cid*, années Philipe, années Chaillot. Dans la collection « Idées » chez Gallimard, ce « traité », même si Vilar disait que sa pensée sur le théâtre répugnait au système, marqua des générations d'amateurs de théâtre.

Je me souviens de « l'art du théâtre est régi par la passion de connaître », de « il ne faut jamais désespérer du génie naturel des spectateurs », phrases-combat d'un homme qui avait choisi la voie difficile du théâtre, celle où la haute exigence face à l'oeuvre ignore les raccourcis, les compromis, les déguisements.

Vilar misait sur l'intelligence du public. Le metteur en scène était accompagnateur, le vis-à-vis d'une réflexion commune. Depuis Vilar le théâtre a connu révolution : le metteur en scène a revendiqué, acquis, puis occupé une place qu'il n'avait jamais obtenu auparavant. Copeau, Jouvet, Vilar, c'est le metteur en scène qui se fait régisseur, penseur, animateur; après Vilar, le metteur en scène devient (avec les bonheurs et les désastres conséquents) créateur à part entière, l'auteur du spectacle, le visionnaire, signataire d'une « lecture » de l'oeuvre.

L'un de ceux-là, Antoine Vitez, avait réussi à maintenir à notre époque la politique de Vilar dans l'évolution excentrique du spectacle

Des limites de Vitez



Antoine Vitez

de théâtre; il faisait le pont entre le rigorisme d'alors et l'exubérance nouvelle, maintenant la grande devise : la passion de connaître, l'intelligence du spectateur. À peine arrivé à la Comédie-Française, qu'il a marqué de sa poigne intelligente, il est mort une Nuit des Molière il y a un peu plus d'un an. Voilà que son « traité » à lui, articles, conférences, réflexions, notes de programme, tout est rassemblé chez Gallimard sous le titre « le théâtre des idées ».

Comme pour *De la tradition théâtrale* de Vilar, il ne faut cependant pas chercher dans un tel livre la « somme », la pensée établie d'un homme sur le théâtre, le résultat d'un ouvrage « écrit ». Il y a des dangers à publier de telles réflexions de parcours, et je comprends la réaction de Michel Cournot qui dans le Monde a reçu avec froideur cette publication où Danièle Sallenave et Georges Banu se contentent de ramasser tout ce

que Vitez a écrit, à gauche et à droite, durant sa carrière.

Vilar disait, en présentant son recueil de 1955, qu'il fallait n'y voir que l'ouvrier qui lève la tête de son ouvrage et s'interroge sur la justesse de sa technique et les fins de son métier. C'est comme cela qu'il faut lire la brique Vitez. Dans les 580 pages, 300 sans doute sont de trop, et ce n'est pas faire offense à Vitez que de le dire. Il y a là des redites, une certaine élucubration du discours, il y a le communisme qui renouvelle sa dialectique au gré des changements politiques, toutes justifications inutiles, et toutes ces choses qui, écrites pour respecter la tombée d'un programme de théâtre, n'ont de valeur qu'instantanée; des limites de Vitez.

Mais il y a des pages précieuses, là où Vitez comme Vilar est lumineux sur l'acteur, sur son travail, sur le théâtre, et sur lui face au métier : « Pour parler de moi, j'ai tendance à

dire 'le théâtre'. Pas par immodestie. Tout ce que je fais, c'est du théâtre. Je ne suis pas intéressant en dehors de ça. Je transforme tout le matériau qui m'est donné perpétuellement. Prendre son bien où il est et détourner de leur usage premier les choses qu'on prend. C'est ainsi que je me représente le théâtre, et aussi la peinture ».

Stanislavski en appelait d'un « théâtre d'art accessible à tous ». Vitez a précisé la notion d'un théâtre élitiste pour tous, et qu'il écrit : « Il est aisé de faire salle pleine, les procédés sont connus, le tout est de savoir que la mode change, mais ce qui est demandé à un théâtre national, sa mission, est de rassembler autour de lui sur un petit nombre de principes des gens qui se reconnaîtront en lui, l'aimeront et le distingueront, le soutiendront parce qu'il sera le lieu d'une expérience unique, originale ».

Sur un petit nombre de principes... c'est là que Vitez se distinguait. On le disait janséniste, et il était athée. Lumineux dans le discours, austère dans l'acte. Son petit nombre de principes contenait le respect de l'intelligence du spectateur : refus de le sous-estimer ou de l'esbroufer. On sentira, dans quelques textes, l'amour d'un homme pour le théâtre plus que la théorie du penseur, et laissons-le avec ce texte de janvier 1985, paru dans la Gazette du Français, où il regarde Richard Fontana le soir de la dernière d'*Hamlet*, depuis le fond d'une trappe sous la scène, et qu'il voit « la mort du rôle en lui », « les adieux de l'homme vivant à la créature imaginaire ». Je pense à Vilar qui écrivait « couvrez donc le visage du comédien mort ».

☆☆☆

Le théâtre des idées, Antoine Vitez, Gallimard, 1991.

LA VITRINE DU LIVRE



LE XIe COMMANDEMENT

André Glucksmann
Flammarion, 335 pages

« Le onzième commandement — que rien de ce qui est inhumain ne te demeure étranger — n'exige pas : fais ! mais fais voir !... le mal ». Le nouvel essai de Glucksmann, ce philosophe qu'il serait malséant de qualifier de « nouveau philosophe », s'attarde au mal. Aujourd'hui, le mal absolu, cette négation de la vie, est en effet le sujet de son dernier ouvrage qui, à l'instar de ses livres antérieurs, appuie son propos sur la passion et la fièvre. La fièvre stylistique. On a relevé notamment ces quelques mots : « l'idée d'humanité, en la seule acception qui demeure, pour moi, sans ridicule recevable, désigne un ensemble biodégradable composé d'êtres capables de se suicider, en gros ou en détail, réciproquement ou chacun pour soi. La communauté des convaincus doit, au fondement de l'éthique, céder le pas devant une plus modeste solidarité des ébranlés ».

LE DÉCHIROS

Pierre Merle
Col. Point-Virgule, Seuil, 275 p.

Auteur du *Dictionnaire du français branché*, de *Blues de l'argot* et du *Yaourt mode d'emploi*, Pierre Merle amorce l'automne littéraire avec un roman sculpté dans la langue des faubourgs. C'est « populo », mais pas à la sauce Pierre Mac Orlan; à la mode des années 60. Il y a d'ailleurs plein de références musicales, de clins d'oeil à John Lennon et compagnie. Qui plus est, ça commence très bien. À preuve : « Guillerette, la même a poussé la porte du trottoir, et puis elle est allée se poser au bar. Elle a commandé une orange-press et s'est juchée sur un tabouret comme elle a pu, c'est à-dire en tortillant presque gracieusement ».

MÉMOIRES DE L'ENFANT B.

Jean-Pierre Escande, Arléa, 314 p.
« Dans un Paris embrasé par l'éméute de Mai 68, un aventurier irlandais de passage retrouve par hasard son vieil ami Louis Bermann, assistant dans une université de province ». L'Irlandais, soit Mortimer-Édouard Purefoy, doit se rendre à Florence. Le « prof », soit Bermann, doit retourner à Bordeaux. Le premier est immobilisé à cause d'une sciatique; le deuxième à cause de la grève des transports. Au cours des 25 journées qu'ils vont passer ensemble, le « prof » et l'Irlandais vont se

raconter sur fond de barricades et de slogans. Le style ? « Plus de métro, grilles fermées à la station Luxembourg, plus de bus, pas de taxis. Des foules piétonnes à l'oeil mauvais : des prolétaires de la RATP refusaient de transporter. Bermann hésita à peine sur le trajet : la rue Soufflot, le Panthéon, le Jardin des Plantes, Austerlitz... ».

SI MES CHATS ÉTAIENT CONTÉS...

Ina Makarewicz, Stanké, 112 p.
Ils s'appellent Lucyfon, Loulou, Tasha, Minouche, Blanche et Patrick. Ils sont chats ou chattes. Ils et elles ont partagé, et continuent de partager, la quotidienneté de Ina Makarewicz. Aujourd'hui, Ina raconte leur vie respective. « Autant Lucyfon aimait les moteurs et Blanche les tâches ménagères, autant Minouche est intellectuelle. Lecture, écriture, papiers de toutes sortes, feuilles volantes, feuilles froissées, journaux épars font ses délices. Pas une lettre écrite sans sa participation, sans ses tentatives répétées pour arrêter le cours du stylo sur le papier, sans sa patte qui s'allonge sur la feuille devant soi ».



COUPS DE FIL

Jean-Pierre Boucher
Libre-Expression, 183 pages

Coups de fil se compose de 10 nouvelles liées entre elles par le téléphone. Dans ce recueil, Jean-Pierre Boucher, professeur à McGill, conjugue l'humour avec le policier, la tragédie avec le romantisme. Page 121 : « et clac ! Dans une heure, je vais le rappeler. En déguisant ma voix autrement. Je vais noter son adresse en lui promettant de passer chez lui cet après-midi. Il devra garder la maison. Ça tombe bien, il fait un de ses soleils ! Avant de placer une autre annonce dans le journal, il va y réfléchir. Il cherchera peut-être à se venger. Il fera alors comme moi. Une réaction en chaîne. Les appels importuns ne seront bientôt plus qu'un mauvais souvenir ».

DIX-NEUF HOMMES CONTRE LA MER

C. Nordhoff et J.N. Hall
Phébus, 222 pages

Voici, enfin en français, le deuxième tome de la trilogie que Nordhoff et Hall consacreront au siècle dernier à la mutinerie du Bounty. *Dix-neuf hommes contre la mer*, c'est l'histoire — authentique — de ceux qui décidèrent de suivre le capitaine Bligh contre lequel la majorité des matelots du Bounty se révoltèrent.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

jeudi le 24 octobre de 18h à 20h

PIERRE TURGEON
EN ACCÉLÉRÉ
LEMÉAC

Vendredi 8 novembre de 18h à 20h

JEAN ROYER
LA MAIN CACHÉE
• l'Hexagone

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

Chantre de la culture et de la langue yiddish, l'écrivain Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature en 1978, est le sujet d'une lecture publique et d'une dramatisation intitulée *Souvenirs d'Isaac Bashevis Singer*. Cet événement se déroulera le 21 octobre au théâtre du Centre Saidye Bronfman à compter de 21h. La portée universelle de l'oeuvre de Bashevis Singer ne faisant aucun doute, le programme sera trilingue : yiddish, français et anglais. Dora Wasserman du Théâtre yiddish, Maurice Podbrey et Pierre Anttil, professeur à l'Université McGill, seront les principaux animateurs de cette soirée. Spécialiste de la littérature yiddish, Esther Franck signera une mise en contexte de l'oeuvre de Singer.

Une médaille à Réginald Martel

Responsable de la critique du roman québécois au quotidien *La Presse* depuis 25 ans, M. Réginald Martel recevra le 2 novembre prochain la médaille de l'Académie canadienne-française. Cette académie a justifié son choix en soulignant « la haute teneur littéraire de ses articles, la qualité de ses jugements nuancés et pertinents portés sur la littérature québécoise ainsi que sa grande exigence envers la langue

française et l'édition ». En 1990, la médaille avait été remise à M. Gaston Miron.

Michel Serres à Montréal

Le 29 octobre prochain, le philosophe Michel Serres prononcera une conférence intitulée *Trajectoire*. Cet exposé sera donné dans l'enceinte du Pavillon situé au 3200 de la rue Jean-Brillant. Les frais d'inscription sont de 15 \$ par personne. Pour réserver, il suffit d'appeler au (514) 343-6090.

L'édition, le Québec et la France

La Librairie Gallimard et le Groupe de recherche sur l'édition littéraire organisent un table ronde autour du thème : les rapports entre la France et le Québec dans l'édition entre 1940 et 1950. Les participants ? Mario Parent, Yvan Cloutier, Jacques Michon et Pierre Tisseyre. L'animateur ? Georges Leroux. Cet événement se tiendra le 20 octobre à 14 heures au 3700 boulevard Saint-Laurent.

Racisme au quotidien

Mordecai Richler écrit dans le *New Yorker*. Le lendemain, dans les journaux comme au sein des radios, tout le monde se met à parler de racisme à l'envers, à l'endroit, en haut comme en bas. Bref, le lendemain et le surlendemain on a eu droit à un

débat de sophistes. Sur cette question, celle du racisme, le professeur André Jacob du département de travail social de l'Université du Québec à Montréal a écrit un livre qui s'intitule tout simplement *Le racisme au quotidien* aux Presses de l'Université du Québec. Le lancement de cet ouvrage se fera le 17 octobre prochain à la salle A-3025 du Pavillon Hubert-Aguin à compter de 17h. Au même endroit et à la même heure, on lancera également *Théories et pratiques en organisation communautaire* aux Éditions CIDIHCA.

Prix Renaudot

Voici la deuxième sélection du Renaudot qui sera accordé le 4 novembre : *Eau de café* de Raphaël Confiant chez Grasset; *Marguerite devant les pourceaux* de Claude Duvernoy chez Grasset; *La séparation* de Dan Franck au Seuil; *Le troisième mensonge* d'Agota Kristof au Seuil; *En douceur* de Jean-Marie Laclavetine chez Gallimard; *Sven* de Jean Lods chez Calmann-Lévy; *Une peine à vivre* de Rachid Mimouni chez Stock; *Les larmes de pierre* de Eugène Nicole chez François Bourin; *Le tournesol déchiré* de Boris Schreiber chez François Bourin, et *Le romand du linéol* de René Swennen chez Gallimard.

Boréal et le Seuil

À la suite d'une entente signée récemment, tous les ouvrages publiés par les Éditions du Boréal sont distribués en Europe par les Éditions du Seuil.

ÉCRITS DES FORGES POÉSIE

éditeur de poésie depuis 1971

1497 Lavolette, C.P. 335,
Trois-Rivières G9A 5G4
Tél.: (819) 379-9813
Téléc: (819) 376-0774

Atwood Margaret et Villemaire Yolande Beaulieu Germaine Beaulieu Germaine Beausoleil Claude Blouin Louise Bonenfant Réjean et Gaudet Gérald Cadet Maurice Charran François Chiasson Herménégilde Cliche Mireille Daoust Jean-Paul Dargis Daniel Dobzynski Charles Frenette Christiane Guillevis Lambert Werner Loederach Monique et Duval Jean Lalonde Robert Martin Yves Paquin Louise Piché Alphonse Pozier Bernard Renaud Thérèse Richer Luc Sabate-Berian Hélio Venaille Franck Collectif Beauchamp Louise Collectif Cholette Mario Duval Jean Guimond Daniel Monette Hélène Perron Jean Beausoleil Claude Brossard Nicole Kurapel Alberto Micone Marco	Lèvres urbaines # 20 6,00 \$ Réelle distante 10,00 \$ Voie lactée 10,00 \$ Le dormeur 10,00 \$ Des mots pour rêver (coédition Éditions Pierre Tisseyre) 7,95 \$ Dictionnaire des écrivains de la Mauricie 15,00 \$ Haute dissidence 6,00 \$ L'intraduisible amour 15,00 \$ (Coéditions Le Dé Bleu et l'Arbre à Paroles) Existences 10,00 \$ Jours de cratère PRIX DE POÉSIE OCTAVE-CRÉMAZIE 6,00 \$ Les cendres bleues 10,00 \$ PRIX DE POÉSIE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL Déchirures 10,00 \$ Les heures de Moscou 12,00 \$ Le ciel s'arrête quelque part 6,00 \$ Lyriques 12,00 \$ Géographies et mobiliers 15,00 \$ Lèvres urbaines # 21 6,00 \$ Baie de feu 6,00 \$ La mort est méconnaissable PRIX APOLLINAIRE-1991 12,00 \$ Éclats de la cité 6,00 \$ Néant fraternel (coédition CEC Koudhia) 10,00 \$ Les poètes chanteront ce but 10,00 \$ Jardin d'éclats 6,00 \$ Stanley Regard 12,00 \$ Tendres chairs 6,00 \$ Le sultan d'Istanbul (coédition Salvy) 15,00 \$ La poésie au Québec-1990 (coédition Collège de Joliette) 15,00 \$ LA JEUNE POÉSIE Pièges 6,00 \$ Des Forges # 32 6,00 \$ La nuit tourne sur elle-même 6,00 \$ Un théâtre obscur 6,00 \$ Continuum 6,00 \$ Lettres insolites 6,00 \$ Ce qui bat plus fort que la peur 6,00 \$ LA POÉSIE CASSETTE ET LE POÈME-AFFICHE Ville concrète (Cassette audio) 10,00 \$ Amantes (cassette audio) 10,00 \$ Confidential/Urgent (cassette audio) 10,00 \$ Speak what (affiche) 5,00 \$
--	--

LA RECHERCHE

LES PREMIERS FEUX DE FORÊT • L'ÉLECTRONIQUE DANS L'ESPACE LA CICATRISATION DES BLESSURES • L'INTELLIGENCE DES BÉBÉS

LA GÉNÉTIQUE ET L'ORIGINE DE L'HOMME

RECHERCHE

PUBLIE
DANS SON NUMÉRO
D'OCTOBRE
UN DOSSIER SUR:

LA GÉNÉTIQUE ET L'ORIGINE DE L'HOMME

ÉGALEMENT AU SOMMAIRE :

- L'intelligence des bébés.
- L'électronique dans l'espace.
- La cicatrisation des blessures.
- Les premiers feux de forêts.
- Le tiers monde malade du tabac américain.

N° 236 - OCTOBRE 1991 - 6.55\$

EN VENTE EN KIOSQUE

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)

Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à : Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2

« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu. »

JEAN O'NEIL

L'île au centre du monde

Odile Tremblay

LES POÈTES, on ne les interviewe pas. On attend que le courant passe et que les mots viennent : des bribes de vie, d'images qui finissent par crever ici et là comme des bulles l'espace sonore. Rencontrer Jean O'Neil, c'est mettre de côté l'entrevue pour jeter un coup d'œil sur son épaule aux cartes du Québec tapissant le bureau, compulser avec lui ses photos anciennes, visiter sa terrasse à la vue urbaine dont l'esthétique lui rappelle tant New York.

Timide et fragile, mon hôte, qui se prend à envier l'invisibilité de Ducharme, déteste « le service après-vente » alors que l'écriture est oeuvre de solitude et d'intériorité. « Il y a trop de livres », dit-il. Il y a aussi trop de mots. O'Neil fréquente le silence. C'est pourquoi il n'écrit que l'essentiel.

Nombreux sommes-nous à voir en lui un des meilleurs écrivains du Québec. Et voici que Libre Expression réédite au bout de 10 ans son *Cap-aux-oies*, patchwork d'instantané de vie dérobés au quotidien d'un petit monde charlevoisien, qu'on découvre aussi bouleversant de poésie que celui chantant et savoureux d'Alphonse Daudet. Voici aussi que Jean O'Neil publie *L'île aux grues*, récit de son passage dans ce lieu à peine peuplé, où les oies bavardes font escale deux fois l'an.

« J'ai la passion de mon pays, chuchote-t-il. Je n'ai jamais parlé que de ça ». Pour lui, l'île aux grues habite le cœur de notre univers. « Elle est

là au confluent de tout ce qui se passe : du continent qui se vide, de l'océan qui veut rentrer, de la fertilité la plus totale. Hors du monde, en même temps. Mais la vérité, soupire le poète, c'est que nous passons tous à côté de l'île aux grues ».

L'île aux grues, il a su l'arpenter de long en large. Ses parents à leur retraite ont décidé de quitter Sherbrooke et de s'installer dans cette île perdue à la hauteur de Montmagny. *L'île aux grues* raconte la grande épinette qui lui tient lieu d'observatoire, il parle de la mère de l'auteur, du bruit de rouet que fait la bécassine avec ses ailes au moment de décoller, de l'arrivée du traversier, des visites de monsieur Painchaud à la voix tonitruante, de tout et de rien. Mais avec une plume pointilliste dont les accents rappellent ceux de Gabrielle Roy.

L'an dernier, son épouse lui a demandé : « Pourquoi n'as-tu jamais écrit sur l'île aux grues ? » Jean O'Neil a alors sorti les quelques pages griffonnées en 72 lors d'un séjour à la maison de ses parents. « Sans le savoir, le livre habitait ma tête depuis si longtemps que je l'ai écrit en quatre semaines. C'était au fond bête comme chou ».

« Je me suis promené avec les paysans de mon pays, évoque le poète. Et ils ne sont pas différents des érudits de mon pays. Les uns n'arrivent pas à vendre leur lait, les autres, leurs livres. Les uns et les autres vivent des subventions de l'État. Et moi, au milieu de tout ça, j'écris comme un vieux fou qui se promène sur les terres de son pays. Mon uni-



PHOTO JACQUES NADEAU

Jean O'Neil

vers est extrêmement petit, vous savez. Mais je l'explore avec un grand amour et un immense respect pour les gens que je côtoie ».

Jean O'Neil est né à Sherbrooke en 1936. Son père était journaliste à La Tribune. Mais, lui, trouvait ce métier tellement bête qu'il s'est solennellement juré de ne jamais écrire. Tout le monde à l'école avait beau vanter sa plume, il résistait. Plus tard, à l'université Laval, ses choix l'ont porté tour à tour sur la géogra-

phie, la pédagogie, le droit. Il s'est retrouvé novice quelques mois à l'Abbaye bénédictine de St-Benoît. Ça n'allait pas non plus. Si bien que Jean O'Neil dut se résigner à exploiter son talent. D'abord journaliste en 58 à La Presse, il a finalement basculé dans l'écriture, alternant romans (*Les Hirondelles*, entre autres), théâtre (*Les Balançoires*), plusieurs récits (*Cap-aux-oies*, *Promenades et tombeaux*), préférant à toute fiction le parfum de la réalité. Longtemps, Jean O'Neil

fut, pour des raisons alimentaires, fonctionnaire. Aujourd'hui, il est rédacteur pigiste. Mais combien d'écrivains peuvent vivre vraiment de leurs plumes au Québec ?

« En 83, je suis allé me promener du côté d'Oka. Et tout le potentiel explosif du lieu m'est sauté au visage. Alors j'ai décidé de soulever le voile de ce mystère-là ». Venait pour lui de commencer une longue recherche en archives qui allait conduire à la rédaction d'un roman historique, *Oka*, dont personne ne voulait et que l'auteur se résigna à publier à son compte en 1987. Les exemplaires du livre (52 caisses) s'empilaient dans son garage. Sauf que... trois ans plus tard résonnaient les tam-tams de l'été indien. « Le garage s'est vidé en 24 heures », se souvient-il. *Oka* devait se vendre comme des petits pains chauds, paraître en feuilleton dans La Presse. L'écrivain, on le reconnaissait enfin, avait trouvé la dynamite avant tout le monde. « Pas facile de vivre des années d'avance sur les autres », soupire-t-il aujourd'hui.

Jean O'Neil n'est pas pressé. Il publie peu et seulement quand un sujet s'impose à lui. « J'ai horreur de la gloriole », me dit celui qui se définit avant tout comme un homme de savoir et de devoir. Pour l'instant, Jean O'Neil n'a devant lui aucun projet d'écriture. Il n'y pense d'ailleurs pas, occupé à me réciter un extrait de *Cap-aux-oies*, celui où un Van Gogh arrivé on ne sait d'où fait de ses pincesaux « fleurir le verger », près de la maison des Fontaine, Arles et Cap-aux-oies soudainement s'y confondent.

La plume de Basile

NOTRE CHRONIQUEUR aux lettres québécoises, le réputé Jean Basile, vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer du poumon. M'étant entretenu avec lui, cette semaine, il m'a confié son désir de ne pas abandonner sa relation avec les lecteurs du DEVOIR et d'ici peu, la semaine prochaine sans doute, il reprendra sa chronique en page 3 du cahier littéraire.

On retrouvera avec plaisir la plume de Basile qui occasionnellement, le plus souvent possible, signera des chroniques comme à l'habitude, avec toute l'attention et la perspicacité que son esprit critique porte jusqu'à vous, ses lecteurs.

Toutes nos pensées d'encouragement et nos saluts le rejoignent ce matin.

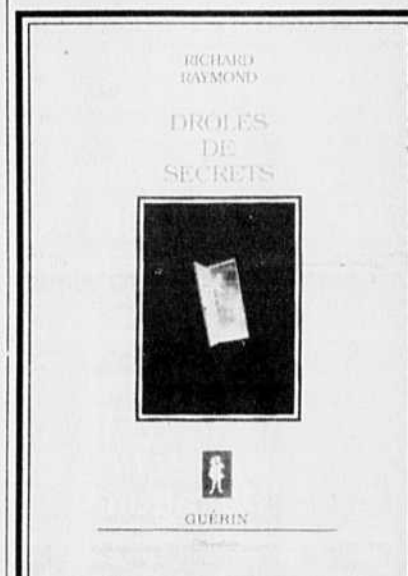
— Robert Lévesque



GUÉRIN
l'éditeur qui édite

RICHARD RAYMOND

DRÔLES DE SECRETS



Montréal, Guérin, 1991

175 pages

15,3 cm x 22,8 cm 9,95 \$

C'est par le truchement des mots justes et injustes, des tournures de phrases inattendues, des intrigues palpitantes, des personnages fascinants que Richard Raymond vous invite à un festin de la parole. Les bons auteurs finissent toujours par séduire les bons lecteurs et ils peuvent le faire de diverses façons : 1) en misant sur l'originalité; 2) par la profondeur et la portée des propos, par la subtilité; 3) grâce à un recours astucieux à la complexité ou à la simplicité. Richard Raymond réussit à séduire à tous ces niveaux et, parfois, à l'intérieur du même texte, « Faut le faire! », comme dirait le jeune spectateur, ébahi que les ballons multicolores soient si bien équilibrés sur le nez du phoque. Tous les moyens sont bons, et surtout les plus ensorceleurs. Images bien rendues, visages bien vendus. Voilà ce que vous propose l'auteur de *Drôles de secrets*, virtuose de l'inattendu, jongleur de phrases de toutes les couleurs, maître du délire et du délirant. Un recueil pour toutes les saisons, pour toutes les bonnes raisons.

Paul Savoie

Distributeur exclusif: ADP
523-1182

CAP-AUX-OIES

Jean O'Neil
Libre Expression
245 pages, 2e édition.

L'ÎLE AUX GRUES

Jean O'Neil
Libre Expression
190 pages, 1991.

Louis Cornellier

LORS de son récent passage à l'émission *L'Envers de la médaille*, (5 octobre), Jean O'Neil déclarait aimer les gens « vrais ». Ceux, disait-il, qui n'ont pas besoin de grands mots et de discours pour justifier leur existence. La parution de son nouveau livre, *L'île aux grues*, et la réédition de *Cap-aux-oies* (1980) nous en offrent une belle démonstration. Or la vérité, pour cet auteur, adopte un visage plutôt problématique. C'est par l'entremise d'intermi-

nables listes de noms d'oiseaux et surtout de fleurs, de même que par des descriptions dépouillées de personnages pittoresques en diable (ses parents, les cultivateurs du rang, leurs femmes, etc.) que Jean O'Neil entend mener la recherche qui mène à l'authenticité.

Ainsi, au fil des tableaux succints qui se bousculent dans les deux oeuvres, le lecteur subit l'assaut incessant des charmes de la nature. Parfois, le ton est juste et réussit à toucher : « Et puis, même si les habitants n'en ont pas vu depuis cinquante ans, quand le vent se met à brailler dans la porte comme un enfant malade, instinctivement, on pense aux loups ». Aussi, face au piège de l'interrogation, l'esquive frôle la beauté : « Puisque vous appréciez tellement la création, pourquoi ne venez-vous pas à l'église le dimanche pour remercier avec nous le créateur ? Que lui répondre ? Que les hommes, comme les utriculaires

et les bihoreaux, ont des façons différentes de tous faire la même chose ? » (*Cap-aux-oies*).

Pourtant, le propos agace. Car que nous dit Jean O'Neil dans ces deux livres ? À quelle source son élégie pastorale s'abreuve-t-elle ? Aux détours des champs de vaches, d'une tourtière préparée par Marie-Anna, des étoiles, du fleuve et des marmottes, ce chantre de la nature accepte de lever pudiquement le voile sur les intentions qui l'animent. Et ce n'est pas toujours très réjouissant.

L'obsession de la pureté champêtre amène inévitablement O'Neil sur le chemin du mépris de la civilisation et de ce qui l'accompagne : la pensée : « On ne se parle à peu près jamais, comme si, de toute éternité, on savait que ce ne sera jamais nécessaire. » (*L'île aux grues*). Pour être certain d'être bien compris, l'auteur se fait plus explicite : — « Vous êtes un intellectuel, hein ? » Et lui de répondre : « Si tu sors tes grands

mots, je me sauve et tu ne me reverras plus jamais dans ton garage ». — « À quoi tu penses ? — Je pense trop. — Si tu penses trop, couche-toi. On va dormir un peu. » (*Cap-aux-oies*). En clair, on aura ainsi saisi que les gens « authentiques » ne pensent pas. Édifiant.

Cap-aux-oies et *L'île aux grues* baignent dans cette logique misérabiliste qui se donne pour mission de nous laver du péché de réflexion. C'est pour fuir le mensonge urbain et la tourmente diabolique des villes que l'auteur va se réfugier dans ces coins de terre isolés qui ont su, grâce à Dieu probablement, préserver leur virginité organique. Dans le fumier jusqu'aux genoux, que la vie est belle et vraie ! Toutefois, extatique, le « vrai » homme n'en reste pas moins hautain : ... comme je n'oublie pas ces gens monstrueusement vides qui inventent des théories sociales pour se masquer leur propre néant » (*L'île aux grues*). Morale de l'his-

toire : du fumier comme préalable à la plénitude.

Dans sa « Critique de la raison bucolique » (*La Règle du jeu*, no 4, mai 1991), le philosophe français Michel Onfray résumait en une seule phrase la trivialité d'une telle vision du monde : « Les fanatiques de la raison bucolique ne cesseront de s'appuyer sur cette logique : excellence de la nature qui donne bonheur, vérité, plaisir et satisfactions quand la civilisation ne génère que malheurs, douleurs et afflictions. »

Est-il vraiment nécessaire d'ajouter que j'ai la ferme conviction que les Québécois aimeront à la folie ces deux livres ? Confondant depuis toujours sincérité et vérité, il leur serait difficile de faire autrement. Surtout qu'il s'agit ici de « faits vécus ». Aussi, aux entêtés, un seul conseil : relire en parallèle, pour le sang-froid et la lucidité, *L'invention de la mort* d'Hubert Aquin.

APRÈS SCARLETT, VOICI LÉA!



Décidément les héritiers de Margaret Mitchell manquent d'humour: pourquoi avoir accusé Régine Deforges et sa *Bicyclette bleue* d'avoir plagié *Autant en emporte le vent* et ne pas lui avoir demandé d'écrire *Scarlett*? Régine Deforges a fait mieux: elle a écrit *Noir Tango*. Après *Scarlett*, voici Léa!

Ramsay/Denoël,
373p., 24,95\$



ÉMOUVANT!

Agota Kristof LE TROISIÈME MENSONGE roman

« Un livre d'une brièveté efficace, implacable, émouvante. »
Lucie Côté, *La Presse*

« D'où nous vient l'étrange sortilège qui nous tient captifs, nous ses lecteurs, dans les romans d'Agota Kristof? »
Lisette Morin, *Le Devoir*

« Peu à peu, comme un paysage émane lentement du brouillard, le lecteur découvre l'ampleur de la tragédie familiale et l'omniprésence du mensonge. »
Marie-Andrée Lamontagne, *L'Actualité*

« Un jour prochain, probablement, par un renversement de calembour, un revers de jeu sur les noms, on se souviendra plus du nom d'Agota Kristof que de celui d'Agatha Christie. »
Michel Braudeau, *Le Monde*

Par l'auteur de *Le Grand Cahier* (1986)
et de *La Preuve* (1988)



192 pages, 19,95 \$

SEUIL

La rentrée romanesque à l'Hexagone

Gérard Étienne
La pacotille
Roman



La Pacotille

un roman de Gérard Étienne

Jamais le mal haïtien n'a été décrit avec autant de force et de lucidité. Un livre-choc sur la rencontre des cultures haïtienne et québécoise.

258 pages -
18,95 \$



l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire
québécoise

La Main cachée

un récit de Jean Royer

Un livre impudique mais tendre. « La nécessité dont elles viennent, ces pages, est toute noblesse. »

Réginald Martel, *La Presse*

116 pages -
14,95 \$

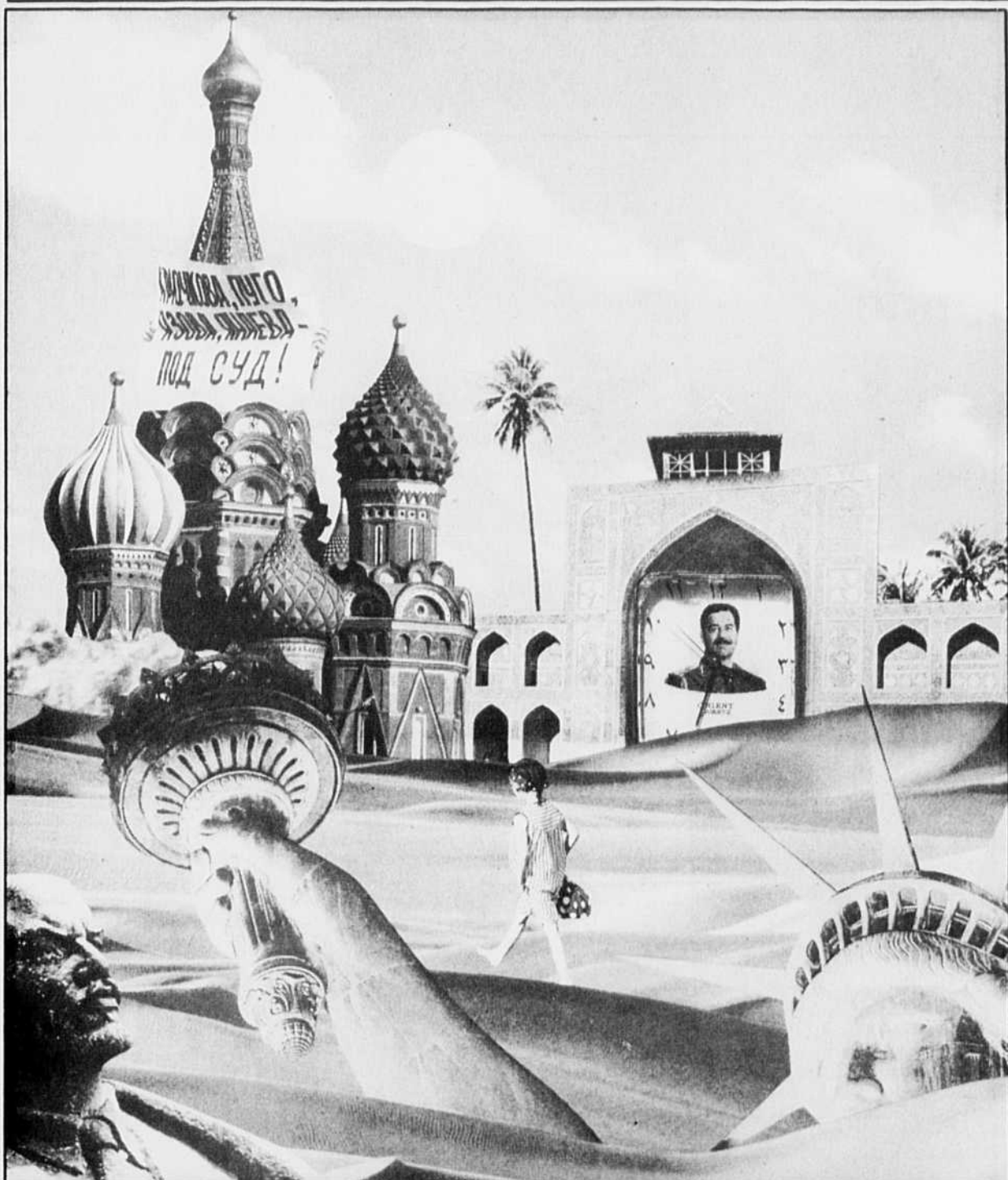


JEAN ROYER

La Main cachée

roman





L'indispensable

L'ÉTAT DU MONDE 1992

Annuaire économique et géopolitique mondial



TEXTE INÉDIT

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE / ÉDITIONS DU BORÉAL

L'actualité internationale à votre portée

640 pages 22,95 \$

Boréal

En collaboration avec:

LE DEVOIR

air Liberté

etel 98,5

À bon entendeur, salut!



Robert SALETTI
Essais
▲ Québécois

L'AMOUR DU PAUVRE

Jean Larose
Boréal
« Papiers collés », 254 pages.

JEAN LAROSE, l'auteur de *la Petite Noireur*, son précédent essai (auréolé à juste titre du prix du Gouverneur général), revient pour ainsi dire à la charge avec *L'Amour du pauvre*. Je dis cela parce que non seulement on retrouve dans ce nouveau recueil de textes la teneur polémique du premier — que répercute jusqu'à un certain point la faveur médiatique dont jouit Larose depuis la sortie qu'il a faite au congrès des professeurs de français des collèges du Québec en mai dernier — mais aussi son refus du conformisme ambiant en matière culturelle et littéraire.

En clair, Larose ne joue pas la carte du tendre. Pour lui, un mépris quasi généralisé du savoir et un infantilisme linguistique caractérisent le Québec, la franche camaraderie et le cabotinage y tenant lieu de réflexion critique. Comme pour lui donner raison, j'entendais l'autre soir un annonceur sportif déclarer en parlant de telle équipe qu'elle s'était *revanchée*, et de tel joueur qu'il *picossait* devant le but adverse! Voilà le genre de babil auquel le Babel des communications nous réduit trop souvent...

Les textes de *L'Amour du pauvre* pourraient grosso modo être divisés en deux : ceux publiés dans la revue *Liberté* qui ont pour interrogation la littérature et, à travers elle, l'identité québécoise, et ceux inédits qui traitent de l'enseignement de la littérature, du rôle que celle-ci devrait jouer dans l'éducation. Il ressort des premiers que les créateurs et les écrivains d'ici — puisque le contexte historique, en affaiblissant la figure paternelle, barre l'accès au symbolique — ont toutes les difficultés du monde à s'accepter comme tels. À cet égard, Larose dissèque admirablement bien les cas d'Octave Crémazie et de Saint-Denis Garneau, chacun à la fois pauvre face au poids des modèles (français) de leur époque mais riche de la conscience de leur position précaire. Quant aux seconds textes, on aurait à prime abord envie de les inscrire dans le courant « révisionniste » de la culture moderne. Comme pour Alan Bloom, aux États-Unis, ou Alain Finkelkraut, en France, on sent chez Larose une certaine frustration devant

Jean Larose



l'état de la culture qu'on enseigne et qui est souvent celle du plus petit dénominateur commun.

Comme eux également, il y a chez lui cette idée que la jeune génération serait mieux servie si on lui apprenait à dépasser le cadre réflexif du « vécu » ou de l'expérience immédiate. Pour contrer la fascination exercée par la culture de masse d'une part et pallier les effets négatifs de la pédagogie québécoise (visibles aussi bien dans la multiplication des objectifs de tous ordres — on passe plus de temps dans les classes à expliquer ce qu'on veut évaluer qu'à enseigner — que dans la fétichisation du « québécois » — il n'est pas rare que le cursus d'un collégien ne contienne que des auteurs autochtones), Larose propose que l'on revienne à un enseignement plus humaniste et que soit redoré le blason de la littérature.

« Champ de bataille des libertés contre l'intolérance », celle-ci est foncièrement « intempestive » : elle éduque par la distanciation qui la fonde et qui lui permet d'intimer le lecteur. Toujours discordante, l'œuvre littéraire est formatrice, au sens fort, puisqu'elle enseigne « la force réalisatrice des formes elles-mêmes, en elles-mêmes, par elles-mêmes ». La littérature, on le sent, manque au Québec, comme on dit d'un chanteur que la voix lui manque. Aphone, le Québec le sera toujours s'il persiste à endosser tous les compromis médiatiques, à se draper dans un nationalisme très familier, très familial, à s'illusionner dans un irrespect (très normatif) de la norme et de l'autorité, irrespect qui va jusqu'à nier à la langue sa capacité à dire et penser l'Autre.

Jean Larose est professeur de littérature à l'université. On peut comprendre son exaspération. Et puisque j'enseigne actuellement au cégep, cette exaspération, qui est fondée, m'interpelle, comme on dit. Les jeunes d'aujourd'hui semblent lire

peu et quand ils le font, leurs choix sont peu structurés. Il est vrai qu'ils vivent dans une certaine immédiateté (du plaisir, de la réussite, du marché du travail) dont ils ne sont que très partiellement responsables et qui ne les prédispose que très peu à la patiente sensibilité qu'exige la lecture littéraire. Il est aussi vrai que, délestés de l'autorité naturelle qu'ils avaient autrefois, les profs s'en remettent souvent à toute une panoplie d'outils pédagogiques qui donnent à leur relation avec les étudiants un caractère exagérément didactique.

Je crois qu'il faut dénoncer la langue de bois des fonctionnaires et déplorer le déni de culture que suppose la vénération de l'expérience quotidienne et du « monde ordinaire ». J'abonde ainsi dans le sens de l'auteur de *L'Amour du pauvre*, d'autant plus, après la musique, la plus grande source d'éveil et de révolte de ma jeunesse.

Pour toutes ces raisons, et quelques autres, je trouve la « croisade » de Jean Larose essentielle. Pourtant, quelque part, je n'adhère pas tout à fait à la tonalité nostalgique qu'emprunte son discours. Pour que le Québec puisse se désaisir de ce nationalisme étroit qu'entraînent la peur et la honte, pourquoi est-ce nécessaire de « donner à la littérature une position hégémonique » ?

Si je m'accorde à dire que la littérature, à l'ère moderne, est par essence démocratique (opposée en cela au moins au cinéma dont les moyens sont industriels) et que tous peuvent y aspirer, c'est moins à cause de la résonance humaniste qu'elle a déjà eue (quand seule une caste y avait accès) que parce qu'elle est « impure » et que carrefour de discours hétérogènes, elle se mêle de ce qui ne la regarde pas et on la retrouve où on s'y attend le moins. Y compris dans un slogan publicitaire, un monologue humoristique ou un roman policier.

La définition que Larose donne de la littérature me semble par moments bien unitaire pour quelqu'un qui se réfère aussi allègrement à la vision d'un Derrida, qui n'est pas précisément humaniste, lui pour qui l'écriture (plus que la littérature) est un décentrement continu et ne peut être ramenée à un sujet fixe. Contre les défauts de la postmodernité (Larose donne l'exemple d'*Un zoo à nuit*) qui fait de la mémoire un exercice éblouissant plutôt qu'une expérience intérieure, la littérature a certes son mot à dire. Que ce mot soit une clameur, je n'en vois pas l'urgence. Qu'il force l'entendement, toutefois, me paraît absolument nécessaire, si le Québec veut sortir de sa pauvreté intellectuelle.

Et cela, Jean Larose le démontre plus intelligemment que quiconque.

Des peuples sans archives

LES ENFANTS D'AATAENTSIC

L'histoire du peuple huron
Bruce Trigger
Éditions Libre Expression
1991, 972 pages.

Marcel Fournier

DES AMÉRINDIENS et de leur histoire, nous savons peu de choses. Et ce que nous savons a été écrit par des explorateurs et des missionnaires européens qui avec leur culture et leur préjugés n'ont pas toujours été en mesure de comprendre les peuples qu'ils « découvraient ».

Comment écrire l'histoire des peuples qui n'ont pas d'archives écrites? Professeur d'anthropologie à l'Université de Montréal, Bruce Trigger relève le défi en empruntant une voie originale : il tente d'analyser les événements selon le point de vue des Hurons et non celui des Français et des Hollandais, comme c'est habituellement le cas. Certes Trigger relit attentivement les diverses archives existantes écrites — les Relations des Jésuites, etc. —, mais en plus il utilise des sources que négligent habituellement les historiens, à savoir l'archéologie, l'ethnologie et l'ethnohistoire. L'archéologie fournit de nouvelles données; l'étude des moeurs et de la tradition orale permettent d'interpréter les faits déjà connus.

La perspective bascule : l'histoire de la Nouvelle-France n'est pas celle

de quelques courageux aventuriers qui ont affronté tous les dangers pour apporter ici la civilisation et la Bonne Parole mais celle d'une véritable colonisation avec toutes les conséquences qu'elle entraîne : commerces, alliances, guerres, épidémies, destruction des systèmes sociaux, politiques et moraux traditionnels. Les mauvais ne sont pas toujours les Indiens! Même le fondateur de Québec, Samuel de Champlain, est pris à partie : celui-ci semble en effet avoir été un « homme extrêmement ethnocentrique et inflexible (...) »; il fit preuve de moins de compréhension des moeurs amérindiennes, et de moins de sympathie que ne le rapportent la majorité des historiens.

Et que dire des missionnaires? Certains historiens ont reproché à Trigger son « agressivité antijésuite ». L'évaluation qu'il fait de l'action des jésuites est très sévère : il leur reproche non seulement de n'avoir rien compris aux croyances et aux pratiques huronnes mais aussi et surtout d'avoir utilisé tous les moyens pour obtenir des conversions : droit des missionnaires de vivre en pays huron comme condition préalable à toute alliance commerciale franco-huronne; privilège accordé aux chrétiens de payer moins cher que les non-chrétiens pour les marchandises européennes; possibilité pour les seuls convertis d'obtenir des armes à feu.

Pour l'auteur, une conclusion s'impose : « Lorsque les Iroquois lancè-

rent leurs attaques finales contre les Hurons, la politique des jésuites avait privé les Hurons des armes dont ils avaient besoin pour leur propre défense et avait sérieusement affaibli leur volonté de résister à l'ennemi ».

De tels liens de cause à effet ne sont jamais aussi simples. L'on peut reprocher à Bruce Trigger d'avoir avancé plusieurs hypothèses audacieuses, d'avoir utilisé fréquemment les « I » semble que... », « Il est fort possible que... », « On peut concevoir que... » et d'avoir tiré des conclusions même lorsque les « preuves » sont fragiles. Il n'est évidemment pas facile de comprendre ce que des individus et des peuples ont pu penser à tel ou tel moment de leur histoire.

Force est cependant de reconnaître que l'effort de vouloir écrire l'histoire « selon le point de vue des Amérindiens » entraîne une profonde réévaluation de toute l'histoire de la Nouvelle-France. Il ne faut donc pas s'étonner que Bruce Trigger ait été accueilli en janvier 1990 par le clan de la Grande Tortue de la confédération des Wendats (Hurons) comme membre adoptif : son nom de Nyema (Nyenmean) veut dire « la Tortue qui sait comment » ou « Celui qui trouve les moyens ». Plus prudent, le gouvernement du Québec a attendu les jours derniers pour lui décerner le prix Léon Gérin et reconnaître l'excellence de ses travaux.

◆ Larose

cent mètres en dix secondes... il suffit de placer le cent mètres à 50 mètres... » Jean Larose admet que le niveau de connaissance s'améliore lentement. « Je constate qu'aujourd'hui les étudiants ont plus lu qu'il y a quelques années. La préoccupation pour la langue remonte, mais elle est aux prises avec une idéologie très forte, qui dit que c'est une préoccupation élitiste ».

Jean Larose explique également dans *L'Amour du pauvre* qu'il faut reconnaître la littérature française comme étant la nôtre. « Une part importante de nous peut être comprise par l'étude de la littérature française, c'est notre héritage. Même la façon dont le Parti québécois conçoit l'indépendance, par exemple, correspond à la tradition des Lumières. Si on peut comprendre ça il n'y a pas de raison de se sentir attaqué. Et en

plus cela n'enlève rien à la littérature québécoise. Mais on a beaucoup de difficulté à sortir la littérature québécoise du « rayon séparé » et de la juger comme n'importe quelle autre œuvre ».

Autre cheval de bataille : les intellectuels ne font pas leur travail. « On ne les voit pas. Il me semble que si on arrive à considérer comme un intellectuel. Mais c'est vu comme une insulte. Les intellectuels ne font pas leur travail parce qu'on vit chacun pour soi, et puis aussi à cause du contexte idéologique, puisqu'ils sont perçus comme des gens qui veulent se mettre au-dessus des autres. Moi on me perçoit comme prétentieux et arrogant. Bon, c'est vrai que si on arrive et qu'on dit aux gens « ce que vous faites n'est pas bien, je vais vous critiquer », alors là on est renvoyé du côté de l'élitisme. Mais on

voudrait ainsi interdire ultimement toute pensée critique, alors que la spécialité de l'intellectuel devrait être la pensée critique ».

« Il y a une résistance au travail de l'intellectuel, car le contexte général de la culture de masse nous pousse au conformisme. Et c'est un conformisme absolument terrible puisque c'est un conformisme de la différence. On nous dit constamment «soyez différents, portez un jean différent, buvez une bière différente», il s'agit de la forme la plus parfaite d'idéologie conformiste puisqu'elle prêche continuellement la différence. Comment intervenir contre un système qui prône la différence ? »

Jean Larose ne répond pas directement à la question. Mais le mélange actuel d'intérêt, de fascination et de contestation envers ses propos semble bien illustrer un certain besoin d'exigence...

Une enfance mauriacienne



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

MARIMÉ

Anne Wiazemsky
Gallimard, 286 pages

COMMENT pourrait-on dissocier dans ce dernier ouvrage de la petite-fille de François Mauriac Malagar de *Marimé*? L'auteur n'a même pas tenté de brouiller les pistes. Le fait que le domaine girondin et mauriacien ait été cédé à la région Aquitaine, en 1985, et soit devenu un musée; et que la maison délabrée qui donne son titre au roman soit située en Bretagne ne changent rien à l'histoire mélancolique que nous raconte, avec tout le charme des souvenirs d'enfance, Anne Wiazemsky.

Les cinéphiles qui sont souvent — l'un n'empêche pas l'autre — des lecteurs incorrigibles de romans, n'ont pas oublié la très jeune interprète qu'avait choisie Bresson pour *Au hasard, Balthazar* et encore moins la comédienne de *La Chinoise*, de Godard, et de *Théorème*, de Pasolini. Ils ont peut-être également, ce qui n'est pas mon cas, lu *Le beau navire*, l'autre année, et avant, le recueil de nouvelles intitulé *Des filles bien élevées*, avec lequel Wiazemsky entamait sa carrière d'écrivain.

En rendant compte, il y a deux ans, des *Nouvelles lettres d'une vie*, de François Mauriac, recueillies et annotées par sa belle-fille Caroline, en même temps que du dernier ouvrage de Claude Mauriac, je titrais mon feuilleton: *Mauriac, le père, le fils et... l'esprit de famille*. Si l'on ajoute à la tribu Régine Desforges, femme du frère d'Anne Wiazemsky, on peut penser que l'écriture est vraiment « leur affaire », aux Mauriac. Ou que bon sang ne peut mentir.

D'où, sans aucun doute, la somme de travail et même le beau courage qu'il faut, quand on est de la troisième génération, pour tirer son épingle de cette pelote bien enroulée. Que l'auteur de *Marimé* y parvienne, il y a là plus qu'une question de gênes ou d'environnement littéraire. Il y faut un talent personnel, et un bon sujet. Car, si la maison de famille, que dédaignent les héritiers, cette maison quasi abandonnée que



Anne Wiazemsky

«notre» Victor-Lévy Beaulieu appellerait, comme dans sa dernière pièce, «la maison cassée», occupe l'espace physique du roman, elle n'est que le cadre, les personnages étant un trio de femmes — l'héritière potentielle, photographe de son état, une comédienne encore très jeune, qui transite d'Avignon à Paris, et une célèbre galeriste d'art, — échouées là sans doute pour la dernière fois.

Car il y a l'oncle de Catherine, l'héritier, qui a résolu de céder la maison de Bretagne à la municipalité, au grand dam de celle qui refuse encore d'abdiquer, menaçant même l'intrus de sa carabine 7,65, une arme bricolée qui apparaît dès les premières pages du roman. Quant à Annie, bouleversée par une grossesse inattendue; à Florence, une perfectionniste dont, malgré une sérénité apparente et une grande efficacité de femme d'intérieur, on soupçonne, en poursuivant la lecture du roman, l'angoisse cachée, elles profitent de la grande maison, de son jardin en friche mais encore fleuri en septembre, de la plage et des bains de mer, se retrouvant le soir devant de très grands crus, que la grand-mère Manon conservait précieusement, et même avec un attachement qui touchait l'avarice, dans sa cave.

Catherine a vécu là des vacances heureuses, mais tout n'était pas sans nuages en ce temps de l'enfance familiale. On retrouve dans les chambres les chansons d'autrefois, sur des disques 45 tours, qu'on fait tourner sur le petit électrophone des cousins et cousines (Piaf revit avec toute la nostalgie voulue — je rédige ce feuilleton le 11 octobre, date anniversaire de sa mort survenue en 1963), on caresse la belle chatte

comiquement baptisée «La Mouffette», on lutte, dans le vieux poulailler où quelques poules pondent encore quelques oeufs, avec un coq batailleur que Catherine finira par tuer, d'un coup de sa redoutable carabine.

Le roman est écrit d'une encre très légère, ce qui n'exclut pas la relation de conversations sérieuses: Annie doit-elle garder l'enfant que vient de lui faire l'amant qu'elle vient... de quitter? Catherine finira-t-elle par convaincre l'oncle Gaétan de ne pas céder la maison familiale? Et Florence, qui doit retrouver bientôt à Paris son mari et ses enfants, image parfaite mais surfaite, comme le lecteur finit par le soupçonner, du bonheur bourgeois et familial, pourquoi s'attarde-t-elle avec Catherine et Annie?

Anne Wiazemsky raconte bien la terre armoricaine, souvent si douce dans l'arrière-saison, l'atmosphère surannée mais envoûtante des salons et des chambres, des meubles anciens, des verres monogrammés, des tasses de fine porcelaine... Mais le ton feutré peu à peu se déchire, l'atmosphère se gâte comme le temps à l'extérieur, et les volets qui claquent sous le vent mauvais sont annonciateurs d'un drame.

Mais, déjà rompue aux secrets du suspense, l'auteur de *Marimé* ne révélera qu'aux dernières pages ce qu'annonçait la première: pourquoi Catherine était-elle retenue chez les gendarmes, et quelle était la victime de la fameuse carabine «bricolée à partir d'un pistolet de l'armée allemande»?

On n'échappe décidément pas à son héritage... littéraire, et cette romancière est bien mauriacienne, par le talent et par la qualité de l'écriture. Un bon livre d'automne!

La décadence de l'Empire

IMAGES DE L'EMPIRE

Michel Host
Ramsay de Cortanze
1991, 217 pages

Francine Bordeleau

EN CETTE FIN DE SIÈCLE, beaucoup d'écrivains célèbrent, à leur manière, l'apocalypse. Il y a celle de Dominique Noguère (*Les derniers jours du monde*, Robert Laffont), dont on dit du bien. Il y a aussi, dans un tout autre registre, celle de Michel Host, Goncourt 1986 avec *Valet de nuit*, qui dédie justement l'une des parties de son *Images de l'Empire* à Noguère.

Sur la fin de l'homme et du monde, Host a déjà beaucoup écrit. L'auteur continue ici de creuser ce qu'il faut bien appeler, sinon l'une de ses obsessions, du moins l'un de ses thèmes de prédilection.

Récit étrange que *Images de l'Empire*. On y entre par «cette gare d'une ville de nom illisible, aux con-

fins de l'Empire». Une gare, un train, un clown, puis l'explosion d'un wagon rempli de boîtes d'allumettes: première évocation de la fin du monde.

Mort de la littérature: deux quidams font l'analyse dithyrambique d'une insignifiante harlequinade. Ce qui n'empêche pas une fillette, plus loin, de préférer un poème à son sinistre devoir d'allemand. Auparavant le lecteur aura pu croiser, étonné, les figures de Pierre Perreault, Gaston Miron, Claude Beausoleil.

Toutes ces évocations hétéroclites formeraient les différentes nouvelles d'un recueil si elles n'étaient reliées par le chroniqueur de l'empire, dont les notes sont à lire comme les multiples pièces d'un puzzle. «L'Empire est sans limites», prévient Host, c'est notre monde où toutes les époques et tous les pays se confondent. Les repères que constituent les dates et les lieux ont disparu. Le chroniqueur est une sorte de voyageur sans frontière spatiale ou temporelle, qui

relate les manifestations de la fin. Le lecteur reconnaîtra ainsi, au passage, des allusions à la Venise du XVIIe siècle, à la Deuxième Guerre mondiale, au Vietnam... Mais rien n'est nommé.

Récit désarçonnant dans sa construction, *Images de l'Empire* surprend aussi par son écriture. Se côtoient, de façon plus ou moins réussie, le rêve, la fable baroque, la description froide de l'oeil d'un cadavre, les visions grandioses et sublimes... Tout cela, il est vrai, est tempéré par le ton volontairement neutre, voire clinique, du chroniqueur.

Notre temps a une odeur de fin de siècle et de fin de règne (de tous les règnes). Host nous donne à voir les multiples visages de la décadence. Voilà une préoccupation fort à propos. Le traitement qu'a choisi Host demande cependant au lecteur une forte dose de patience. Peut-être à cause de sa trame trop incohérente, voilà un livre qui, d'emblée, ne séduit guère.

BOULEVERSANT!

Suzanne Jacob L'OBÉISSANCE roman



«On attendait avec impatience son dernier roman. Avec *L'Obéissance*, Suzanne Jacob s'attelle à la cause des enfants battus par leurs pires amis: leurs parents. Et signe un terrible et magnifique conte de la folie ordinaire.»
Marie-Claude Fortin, *Voir*

«Un roman acide et drôle sur un sujet qui ne prête pas, a priori, à des développements comiques.»
Gérald Meudal, *Libération*

«Dans ce roman riche de formes et de contenus (...) on redécouvre avec émotion que l'art et la morale ne sont pas des valeurs incompatibles.»
Réginald Martel, *La Presse*

«*L'Obéissance* est ce que Suzanne Jacob a écrit de plus audacieux, et de plus dérangeant.»
Ariane Émond, *Elle Québec*

«Un ouvrage vraiment vraiment bouleversant et dérangeant. À lire absolument.»
Marie-France Bazzo, *Et quoi encore!*/Radio-Canada

«Ce roman de Suzanne Jacob est écrit avec une sensibilité déchirante. (...) Un livre majeur.»
Monique Roy, *Châteline*

«Un livre fort, troublant, un des plus convaincants que Suzanne Jacob ait écrits.»
Gilles Marcotte, *L'Actualité*



256 pages, 19,95 \$

SEUIL



Passionnant

Mes Premiers Ministres

Lesage,
Johnson,
Bertrand,
Bourassa
et
Lévesque



Boréal

Claude Morin

Enfin Claude Morin
parle: une mine
d'informations

640 pages, illustré 29,95 \$

Boréal



Livres le plaisir des

LETTRES FRANCOPHONES

UNE PEINE À VIVRE

Rachid Mimouni
Stock, 1991, 277 pages

Lise Gauvin

C'EST UN LIVRE troublant que ce dernier roman de Rachid Mimouni, qui suit d'un an les magnifiques nouvelles de *La ceinture de l'ogresse* (Seghers, 1990). Un dictateur fait sa propre autopsie quelques minutes avant de mourir. Les minutes s'étendent sur plus de 200 pages et racontent l'accession au pouvoir de celui qu'on appelle le Maréchalissime.

Étape par étape, saison par saison, cet homme qui est sur le point d'être exécuté revu l'enchaînement des faits qui l'ont conduit aux plus hautes fonctions. Un enchaînement fatal,



puisque d'un poste à un autre, d'un statut au suivant, il ne s'agissait que d'assurer en tout premier lieu sa survie. Ce fils de bohémien devenu chef de la Sécurité se retrouve chef de l'État, après avoir usurpé la place de son prédécesseur et ami. Pourtant ce Caligula n'assassine pas par vengeance ou par méchanceté, moins encore par une sorte de cynisme philosophique, mais par simple instinct de conservation.

L'instinct un jour l'abandonne lorsque la femme qu'il aime refuse ses avances et décide qu'elle n'a rien à faire de son pouvoir. Pour lui plaire, il convoque alors des élections générales et tente de modifier le régime politique de son pays, en donnant l'exemple de sa propre démission. Mais on ne change pas impunément le cours des choses et un autre tyran s'empresse d'annuler les effets de ses nouvelles dispositions. Ce nouveau despote n'aura plus qu'à faire paraître un texte qui, comme

les précédents, aura pour effet de « promettre en rassurant » ou vice versa.

Voici un aperçu de ce texte exemplaire : « Le texte commençait par dénoncer tous les méfaits de l'usurpateur et annonçait qu'un courageux patriote avait décidé d'assumer ses responsabilités devant l'Histoire et le peuple afin de mettre un terme au règne de despotisme, de l'injustice et de la corruption. Le second paragraphe, qui s'adressait aux masses, leur affirmait que désormais tout allait changer, que l'eau des fleuves se transformerait en miel et celle de la pluie en lait, que pour le bonheur des paysans les chèvres mettraient bas quatre fois par an et les femmes tout autant, que le soleil se montrerait plus chaleureux en hiver et moins ardent en été, que tous les hommes verraient se dissiper leurs soucis car le nouveau régime leur garantirait la fidélité de leurs femmes et la fécondité de leurs terres. Le passage

suivant était destiné à rassurer les nantis et les privilégiés du pays. Il leur certifiait que rien n'allait changer... »

Le Maréchalissime est un être simple, grossier, voire ubuesque, qui ne s'embarrasse pas de scrupules ni de réflexions profondes. Le fait qu'il raconte sa vie à la première personne accentue encore l'impression d'étrangeté que ressent le lecteur. L'intensité de l'horreur n'en devient que plus irréaliste, fantasmagorique, puisque présentée avec un tel détachement. Les premiers chapitres n'offrent ainsi aucune éclaircie, aucune faille de tendresse ou d'humanité. L'horreur en devient quasi monotone à force d'excès : ceux du tyran et de ses acolytes, dont la veulerie et la flagornerie sont sans limites. On se prend à souhaiter un peu plus d'ambivalence. Mais malgré tout le monstre n'est pas heureux. Et c'est là que le charme de sa confession opère, dans cet aveu d'une fra-

gilité et d'une faiblesse extrêmes, que rien ne peut compenser. Le tyran amoureux en oublie ses ennemis et renonce à sa tyrannie. Car l'amour, pas plus que le soleil, n'obéit aux ordres.

Une peine à vivre est une interrogation sur les maux et les méfaits du pouvoir — quel qu'il soit, et même s'il se déguise en « redressement révolutionnaire » —, une charge contre le despotisme et un hommage à l'amour. Au-delà de la fable, c'est une mise en question de la nature humaine, mise en question qui s'appuie sur une phrase de Camus proposée en exergue : « Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde. Elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres ».

Rachid Mimouni a réussi à donner à son personnage la cohérence de la bêtise sur fond d'angoisse existentielle.

De la poésie à la marche



LE RECOURS AUX MONTS DU CANTAL

Thierry Guinhut
Actes Sud
coll. Terres d'aventure
1991, 103 pages

André Girard

Thierry Guinhut LE RECOURS AUX MONTS DU CANTAL

et autres récits en Massif Central



magination. Le lendemain, l'espoir est neuf, la pluie aussi : lente et poisseuse, avec la patience et l'assiduité d'une vieille tortue. Il en sera ainsi jusqu'au recul du jour.

Penaud, Thierry Guinhut s'interroge : « Il me vint à l'esprit qu'en moi il s'agissait trop de moi, de mes sensations minimes, et pas assez des monts du Cantal. » Peut-être devrait-il mener une vie de philosophe antique, d'anachorète presque nu ou de fou lyrique ; n'être que « fêtu d'air effacé au moindre souffle du vivant » ? Fin de la première randonnée !

Les suivantes seront du même esprit. Thierry Guinhut persévère et veut convaincre. À ceux qu'il rencontre — excursionnistes, fermier ou autre pèlerin semblable à lui — il n'a de cesse de répéter ses motivations, libérées dit-il, des détroques de l'absolu et de la métaphysique. Entendez ici « nostalgie de l'origine, fiction de l'essence et de l'Un ». Il est plutôt question, pour lui, de « dire une forme d'espace, une forme et un élan du moi », « d'investir les points d'une rupture et d'un élargissement dans les nuées et la vision ».

Le recours aux monts du Cantal, équivalant à la pratique d'un *hors-lit-néraire absolu* pour Thierry Guinhut, s'avère imprégné d'un dilettantisme au sens pas trop frère et allégorique. L'accumulation de termes et de concepts ésotériques en vient à amoindrir, voire annuler ce *divers infini du monde* dans l'atteinte duquel il est tendu. Le « mouvement calme et altier du paysage » requiert plus de silence.

CHRONIQUE DE LA NOUVELLE-VEISE

Edgardo Rodriguez Julia
Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu
Paris, Belfond, 1991.
421 pages

Hervé Guay

ON ME L'A souvent dit de me méfier des inconnus, des apparences, des résumés, des raccourcis — encore que prendre le contre-pied du conseil ne vaut guère mieux, mais passons. La jaquette était belle, la présentation tentante : « Dans la géographie imaginaire de l'Amérique, la Nouvelle-Venise, cité lacustre établie sur les terres marécageuses de l'île de Porto Rico, a été le témoin d'événements extraordinaires et terrifiants. A-t-elle réellement existé, cette ville disparue de l'histoire officielle comme de la mémoire collective ? » Voilà ma curiosité piquée. La lecture commence.

Dans le prologue, des historiens, sources à l'appui, argumentent au sujet de l'existence de la ville. Comme on peut s'y attendre, certains la mettent en doute qualifiant d'apocryphes les écrits qui s'y réfèrent, d'autres jugent ces documents indiscutables. La chronique commence.

Après quelques mises au point, on comprend que celle-ci traitera surtout des derniers jours de la cité. Dès lors, deux narrateurs, l'un auprès de l'évêque guerrier, Trespalcios, l'autre dans le camp d'Obatal, chefs des esclaves noirs rebelles, décriront les préparatifs, les batailles et — part importante — la purification de la cité perverse.

Ces chroniqueurs sont très typés. Le lecteur a droit, d'une part, à la voracité sans borne de Don Pepe alias Don Jose alias Don Évêque alias Trespalcios, d'autre part, aux aventures de couchette de Renégat, observateur créole des moeurs nègres dont il se fait complice. Ces détails se mêlent à une suite d'événements déjà touffue, dans un faux langage



fleuri d'époque, aux relents étrangement scatologiques.

Le récit de la lutte engagée pour le contrôle de la cité devient ainsi prétexte à tous les fantasmes, les cauchemars, les superstitions, les débordements, les déviations, avec ce que cela comporte de lourdeurs, d'enflures, d'embroute, de toutes parts. L'exotisme est de rigueur : ziggourat, escabèche, corossol, iaciquiers, gé-nipa, vesou, yagruma... Quel hourvari (sic !) La fin, de surcroît, sombre dans une chasse aux démons à n'en plus finir.

À signaler également, la profusion d'expressions paillasses de tout acabit. Pour vous donner une idée : « Une tunique lui couvrait la poitrine et le ventre ; mais sa très secrète chose était à l'air, ce qui fit que le pieu de ma virilité devint mouvant et dur. Après d'elle, une femme très noire, la tête rasée, faisait ses ablutions, lavait ses parties cachées... » Mais ne vous y fiez pas puisqu'il ne s'agit là que d'un très court extrait d'un roman qui va dans bien des directions.

Foliothèque : le commentaire en poche

Christian Allègre

« FOLIOTHÈQUE ». Tel est le nom d'une nouvelle collection de monographies littéraires au format de poche lancée chez Gallimard au printemps dernier, et destinée de toute évidence à consolider la grande collection de poche de la maison, Folio.

Elle a le même format, entre 180 et 240 pages selon les volumes, mais le papier, blanc mat couché, est de meilleure qualité. Chaque volume « commente » une oeuvre importante de la modernité devenue un classique. Les neuf premiers parus sont *Un amour de Swann*, *Voyage au bout de la nuit*, *Les faux-monnayeurs*, *La peste*, *La métamorphose*, *La cantatrice chauve* avec *La leçon*, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le vieil homme et la mer*, et *Les fleurs bleues*. Aucune de ces oeuvres ne nécessite qu'on en mentionne l'auteur ; c'est ce que j'entendais par classique. Kafka et Hemingway sont lus comme s'ils appartenaient au patrimoine français.

Sont annoncés pour le mois d'octobre, *La symphonie pastorale* avec *La porte étroite*, *La condition humaine*, *Les mains sales*, *Alcools* et *L'or* (de Cendrars). Toujours des classiques, des noms qui ont fait la gloire de la littérature française du XXe siècle et qui reflètent surtout la conception de la littérature qu'on

s'est faite depuis 70 ans chez Gallimard et autour de la NRF. Les deux se confondent assez souvent.

Les auteurs de ces monographies sont pour la plupart de jeunes universitaires ou des professeurs de lettres. Ils proposent pour chaque oeuvre une première partie sous la forme d'un essai qui présente l'oeuvre, ses enjeux, et l'explique en profondeur en jouant sur les divers plans de la biographie et de l'histoire du texte. Ce n'est donc plus l'approche ancienne, teinte de psychologisme, où l'on commençait par la vie de l'auteur, puis analysait la place de l'oeuvre parmi les autres oeuvres de l'auteur, l'imaginaire de l'auteur, les influences, pour finir par le style.

L'interprétation comme l'explication est moderne, fondée qu'elle est sur les plus récentes découvertes, la correspondance, les variantes, les inédits, les lois désormais. La seconde partie est un dossier comprenant une biographie succincte et une bibliographie à jour, et selon l'auteur, un raccourci d'étude de genèse, des portions d'études célèbres sur le texte, quelques témoignages, quelques variantes significatives, des textes critiques importants ou négligés auparavant, des documents préparatoires de l'oeuvre, l'accueil de la critique et des écrivains, etc.

Tout cela en abrégé, ou du moins en s'en tenant aux points cruciaux. Ici aussi on a fait preuve d'esprit no-

vateur. Thierry Laget, par exemple, dans son dossier de réception critique de *Un amour de Swann* (rapelons qu'il s'agit de la 2e partie de *Du côté de chez Swann*), a réuni un ensemble de textes qui sort des sentiers battus : cela va d'un extrait du rapport de lecture de Jacques Normand, le premier lecteur de Proust, en 1912, jusqu'au livre d'Antoine Compagnon, *Proust entre deux siècles*, paru il y a peu, ou aux recherches de Jean Bellemain-Noël sur l'inconscient du texte, en passant par ce curieux article de Jean Giraudoux qui, en juin 1919, avait tant réjoui Proust parce que, en parlant du roman qu'il aimerait lire, Giraudoux avait fait le portrait-robot de *La recherche*. Les mêmes remarques valent pour le *Vendredi* d'Ariette Bouloumié, qui est peut-être le plus réussi de ces petits volumes. De ce conte philosophique et mythologique, elle a tiré le maximum. Le dossier, qui fait presque 100 pages, est l'un des plus complets et intéressants à lire. Mais le Queneau de Jean-Yves Pouilloux est également une lecture passionnante — Queneau y apparaît comme l'un des très grands écrivains du siècle — ainsi que le Céline de Henri Godard (qui est responsable de l'édition dans la Pléiade).

On a beau connaître *Le voyage* comme sa poche, on redécouvre toujours des détails de l'histoire de l'oeuvre. Le Gide aussi, de Pierre

Chartier, m'a longuement accroché. Les temps ont bien changé, dieu merci, la vision gidienne de l'homosexualité y est largement commentée.

En fin de compte, à qui s'adresse cette nouvelle collection fort bien faite ? Ceux qui regrettent la disparition de la collection *Écrivains de toujours* au Seuil, qui avait publié quelques grands classiques de la critique — pensez par exemple au superbe Saint-Simon de François-Régis Bastide —, y trouveront un remplacement, mais ni la présentation ni l'iconographie ne les séduiront, on les sent faites plutôt pour les étudiants que pour le grand public cultivé, et c'est dommage. Pourquoi une seule cible quand, avec le même texte, on aurait pu en rejoindre deux ? Sans doute a-t-on voulu donner seulement l'essentiel, afin de ne pas effaroucher le public étudiant. Mais dans ce cas, 200 pages, n'est-ce pas beaucoup... ?

Il est clair, d'autre part, que la collection veut s'emparer, pour la littérature du XXe siècle, du marché qu'occupe, pour la littérature classique, l'excellente collection GF-Flammarion, qui de son côté ne chôme pas, alors que l'édition française est en pleine crise, avec 15 nouveaux titres cet automne, dont *De la Littérature* de Mme de Staël, qui est la seule édition courante de ce texte fondatrice.

◆ Toussaint

Fort heureusement pour sa santé mentale, le narrateur, six pages plus loin, finit par comprendre ce dont nous nous doutions depuis belle lurette. Car d'énigme, nenni. Ce qui laisse à notre esprit tout loisir, toute vacance, pour vagabonder, folâtrer, comme vagabonde celui de notre petit paranoïaque, et regarder ses hy-

pothèses abracadabrantes se métamorphoser à la vitesse du son en conclusions aberrantes, auxquelles il semble pourtant tenir mordicus, comme son fils à son petit phoque bleu en peluche. Quartier libre nous est de même laissé pour nous imprégner de la charmante fatigue, de l'indolence courtoise, de l'écriture de Jean-Philippe Toussaint, faite de pichenettes désinvoltes et délectables. Une écriture qui vient nous rappe-

ler que, hé, ne vous y fiez pas, ceci n'est pas une carte postale, ceci est un roman, un vrai, un beau, la phrase coule au rythme que veut bien lui donner le maître de céans, la facilité et la nonchalance ne sont qu'apparences, même la désinvolture ne se promène pas toute nue ; tenez, je les ai comptées, comme d'autres comptent les moutons : 105 fois, ce qui n'est pas rien en quelque 150 pages, Toussaint décale ses subordonnées,

exemple : « la cabine téléphonique était tout à fait isolée en face de moi sur la place du village, dans laquelle j'apercevais la silhouette de l'homme ». Ou, un double : « Et l'homme cria très fort alors, qui me fit sursauter, jeta le chiffon qu'il avait à la main dans sa direction, qui alla atterrir mollement sur la jetée ». 105 signatures, 105 clins d'oeil, 105 pichenettes, 105 raisons de saluer Jean-Philippe Toussaint.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

«AUTANT EN EMPORTE
LE VENT»
enfin la suite...

SCARLETT
D'ALEXANDRA RIPLEY

«en vente partout»

ÉDIPRESSE

Diffusion - Distribution exclusive

945, ave Beaumont H3N 1W3 Montréal (Québec) Tél.: (514) 273-6141

L'UNIVERS DES DISCOURS



Le conflit des énonciations.
Traduction des discours rapportés
474 pages / 45,00 \$

Où la traduction est envisagée comme un dire tout autant qu'un re-dire, et débouche enfin sur la problématique d'une traduction authentiquement créatrice.

Cette tentative de décapage, menée à partir d'un corpus-objet qui va du texte technique au poème, du conte médiéval à l'oeuvre d'un Butor ou d'une Duras, est illustrée par des approches critiques variées : théorie de l'énonciation, théorie de la réception, sémiotique, ecodotique, philosophie du langage...

Un ouvrage indispensable de Barbara Folkart dans la fameuse collection «L'Univers des discours».

LES ÉDITIONS BALZAC

22, rue Balzac - Candiac, Québec - J5R 2A7

Collection l'ÈRE NOUVELLE

ANNE DANDURAND
Petites âmes sous ultimatum
114 p. 15,95 \$

CLAIRE DÉ
Chiens divers (et autres faits écrasés)
120 p. 14,95 \$

DES ÉCRITURES JUMELLES:
l'éblouissement du scalpel
C.P. 5247, Succ. C, Montréal, Qué. H2X 3M4

Les lamentations de Trois-Rivières

**Jean-Pierre
ISSENHUTH**

▲ Poésies

LE VENDREDI 4 octobre, trouvant ma vie trop pauvre en rodéo, j'ai pris la route de la capitale mondiale de la poésie. Une manifestation importante du festival international de Trois-Rivières m'attendait : le colloque *Poésie et médias*, au local 2039 du Pavillon Ringuet de l'UQTR.

Une centaine d'étudiants s'étaient massés dans la classe. Un dignitaire de l'université, qui présentait l'événement, s'étonna que la poésie fût si populaire un vendredi après-midi, et vit dans ce phénomène le signe d'un changement de mentalité. À sa suite, M. Gérard Gaudet, maître de cérémonie, dit un mot d'introduction d'où émergeait cette phrase répétée d'un ton pénétré : « Les poètes ont des mots responsables ». Je me demandais de quoi ces mots pouvaient bien être responsables quand la première intervenante, Mme Louise Blouin, animatrice culturelle, lut un exposé où elle tentait d'établir une

distinction entre poésie et chanson. Elle trouva entre elles « certains frôlements » qui ne devaient pas nous induire en erreur, la différence de nature étant flagrante et la chanson, imitatrice.

Alors arriva ce qui devait être le rayon de soleil de l'après-midi. Mme Hélène Thibaut, professeur et critique, se présenta comme « amatrice de poèmes ». Elle se demanda si le malaise et la désaffection qui entourent la poésie ne viendraient pas en partie des poètes eux-mêmes, du moins de ceux qui se contentent de « jeter des images en vrac et à tout venant ». Puis elle lut et commenta des poèmes qu'elle aimait, et ce fut merveilleux. Oui, quel rayon de soleil inespéré que cette communication hors sujet, dans une grisaille qui s'épaississait déjà !

M. Charles Dobzynski brossa un tableau de l'inexistence de la poésie dans les médias de France. Ceux qui voient un peu au-delà des frontières connaissent déjà ce tableau, mais M. Dobzynski montra, dans son vocabulaire, des élégances charmantes. La première partie du colloque prenait fin. L'animateur souhaita qu'il se vende beaucoup de poésie à Trois-Rivières, pendant que le maître de cérémonie branchait la

cafetière. Les « mots responsables » avaient-ils un rapport avec la responsabilité du café ?

Après la pause, la moitié des étudiants avaient déserté. Pour la table ronde qui commençait, trois professeurs de cégep, M. Claude Beausoleil et Mmes Carole David et Denise Desautels, avaient pris place autour de M. Gaudet, cette fois animateur. Le programme du colloque prévoyait que M. Beausoleil allait poser cette question : « Les poètes formalistes auraient-ils exagéré l'importance de la forme ? » Avec une pertinence égale, un jardinier aurait pu se demander si ses carottes avaient exagéré la forme carotte.

Mais M. Beausoleil ne posa pas la question. Il annonça qu'il voulait citer Bachelard, mais qu'il avait oublié la citation dans sa chambre. Peu importait : il était d'accord avec Bachelard ! Il lança ensuite qu'au fond, la poésie n'a rien à voir avec les médias, ce qui sabordait un colloque déjà mal en point, puis il rappela son fameux projet de poésie dans les autobus. Il répéta ensuite que la poésie est dangereuse et reste irrécupérable, ce qui était évidemment faux, puisque les poètes finissent dans les manuels. S'ensuivit un dialogue au micro entre M. Beausoleil et Mme Brossard, à

propos d'une éclatante victoire de la poésie : un texte affiché dans la vitrine d'une boutique de mode.

La parole vint alors à Mme Desautels, qui gémit : « Pourquoi n'ai-je pas plus de diffusion ? » Elle répondit par une trouvaille qui impressionna tout le monde : les pages qu'elle écrit exigent un ralentissement qui laisse les lecteurs à l'état de légumes. Mme David, qui devait tenter du vol de la poésie par les médias, retomba vite dans les jérémiades communes : le silence s'est établi sur la production poétique ! Il y a des gens qui écrivent et dont on ne parle pas ! M. Gaudet, qui connaît les fantasmes secrets du peuple, remarqua : « Les gens ont plus besoin de poésie qu'ils ne le pensent. » Mme Brossard dit son désir de lire des poèmes dans les journaux et conclut : « On a toujours besoin d'une bonne poésie pour écrire de la poésie ». Moi, je crois que j'aurais eu besoin d'un bon colloque pour assister à un colloque.

« La poésie n'a-t-elle pas fait tout de même des gains ? », reprit M. Gaudet, remenant le débat sur le terrain du commerce. Mme Desautels exprima l'urgence du contact entre créateurs : « J'aime voir des créateurs, dit-elle. Devant un poulet, à la rôtisserie, quand on

est en face d'un créateur, l'essentiel vient immédiatement sur la table ». M. Beausoleil, encourageant, observa qu'en cette fin de millénaire, la solitude étant plus grande que jamais, les clients allaient revenir en foule à la poésie.

C'est alors que M. Jean Royer se présenta au micro. Après avoir félicité Denise, Carole et Claude pour leurs propos admirables, et glissé un mot charmant à Nicole sur le lancement de son anthologie des femmes, il mit l'assistance en garde contre la complaisance éhontée qui sévit dans certaines chapelles littéraires. Il s'en prit ensuite à son successeur au DEVOIR, disant : « La situation est très grave. M. Issenhuth est contre les poètes et la poésie. Il y a là du mépris et une espèce de frustration. » Un froid tomba sur la salle, ou bien elle se chargea d'électricité, je ne sais pas. J'entendis encore M. Dobzynski, étonné et inquiet, murmurer à l'oreille de sa voisine : « Qui est ce M. Issenhuth ? »

J'en avais assez entendu. Une censure unanime s'annonçait. Je dois reconnaître que M. Royer avait vu juste : je suis sorti frustré de ce colloque improvisé, heureusement sauvé d'une insignifiance complète

FRANÇOIS GRAVEL

Les contes d'un menteur professionnel

Francine Bordeleau

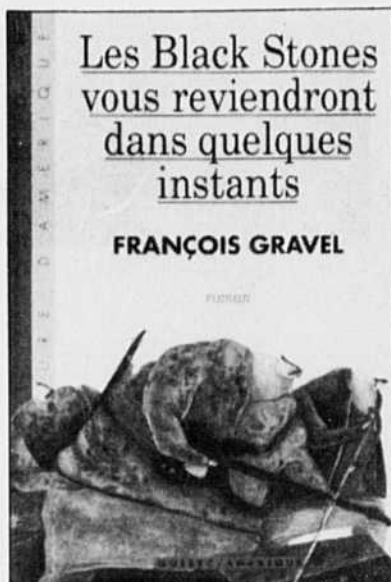
À 40 ANS, François Gravel a tout pour être un écrivain heureux. Amorcée avec *La note de passage*, publié en 1985, la carrière littéraire de ce prof d'économie au cégep de Saint-Jean-sur-Richelieu se déroule merveilleusement bien. *Benito*, « un conte de fées sans références précises à l'espace, qui obéit aux lois et aux contraintes du genre », a été traduit en anglais. Le même sort attend *Bonheur fou* et peut-être (pourquoi pas ?) son dernier roman, *Les Black Stones vous reviendront dans quelques instants*.

Pendant longtemps toutefois, François Gravel a été un écrivain insécure, « me sentant obligé d'écrire un roman presque chaque année pour que l'on ne m'oublie pas ». Mais cinq romans et trois livres écrits pour les jeunes lui ont montré qu'il avait sa place dans le paysage littéraire québécois.

Cette place, c'est celle d'un raconteur d'histoires. Il l'a du reste souvent dit. Même qu'une fois, il est allé jusqu'à se définir comme un « écrivain mineur ». « Un mot malheureux, reconnaît Gravel, que j'ai dû expliquer ». Et qu'il expliquera, aujourd'hui encore, en disant que ses livres « ne partent jamais de préoccupations morales au sens strict du terme. Au contraire, mon travail en est un de séduction ». Et puis, ajoutait-il, « je ne me sens pas à l'aise dans la tradition de la littérature douloureuse, j'aime l'humour et je veux que mes livres soient drôles. Or on considère toujours un peu que la littérature utilisant l'humour est une littérature mineure ».

François Gravel est un écrivain ludique, pour qui raconter une histoire relève du plaisir pur : le sien, et celui de ses lecteurs. « Je sème un chemin pour leurs rêves, mais je ne veux surtout pas leur dire quoi penser ». La littérature engagée, ça n'est pas sa tasse de thé, pas plus que les messages ou les tortures de l'écriture.

Il y a tout de même chez Gravel un sentiment qui ressemble fort à la nécessité d'écrire, ou plutôt de raconter des histoires. Parce qu'il estime que la vie est profondément mal faite, injuste, il la détourne par l'écriture, la recrée, la réinvente. Ce projet est peut-être plus évident dans *Bonheur fou*, où Gravel met en scène un personnage préoccupé par la question du bonheur ici maintenant. *Bonheur fou* est aussi, à sa manière,



un roman « historique », et montre bien cette faculté qu'a l'écrivain de jouer avec les genres, de changer son style à chaque livre.

D'un roman à l'autre toutefois, on retrouve des constantes et des thèmes nous disant que nous avons bien affaire à un Gravel. L'humour, donc, une légèreté certaine (et pas du tout insoutenable si on se fie aux ventes) mais aussi de fréquentes références au monde de l'éducation : *L'Effet Summerhill* portait du reste là-dessus. « Difficile d'oublier que je suis prof, même quand j'écris », lance-t-il en riant.

Faux thriller, *Les Black Stones*... est un peu le roman de la nostalgie, du retour aux années 60. François Gravel a-t-il voulu régler ses comptes avec cette époque mais aussi avec sa génération ? Le regard posé sur ces personnages quadragénaires, pour la plupart cyniques et opportunistes, est en tout cas pour le moins moqueur. « J'ai compris, répond le romancier, que l'écriture a pour moi un effet thérapeutique. Et il est évident que j'ai bien connu cette époque, que je sais à quoi m'en tenir sur les gens de mon âge. Pourquoi pas en rire un peu ? »

Mais François Gravel n'aime guère analyser ses livres. Il laisse ce métier à d'autres. Il dira toutefois que son projet d'écriture est de se surprendre lui-même autant, espère-t-il, que ses lecteurs. « Certains romanciers donnent l'impression d'écrire toujours les mêmes livres, d'aborder les mêmes thèmes, et on les aime précisément pour cette raison.



François Gravel

Malgré les constantes que l'on peut retrouver dans son oeuvre, je veux pour ma part changer chaque fois de registre.

Oeuvre, le grand mot est lancé. François Gravel croit-il en avoir construit une ? Après cinq romans, je pense qu'on peut le dire », répond-il avec une certaine circonspection.

Lorsqu'il s'est lancé dans l'écriture — l'idée aura fait son chemin pendant 10 ou 15 ans avant qu'il n'ose écrire son premier livre — Gravel a décidé d'écrire cinq romans coup sur coup sans trop réfléchir. Il a toutefois acquis la certitude, en cours de route, que l'écriture se mérite, qu'il faut chaque fois gagner ses galons. Mais il estime aujourd'hui être arrivé à un tournant. Si ce « menteur

professionnel », comme il se définit lui-même, a déjà en tête son prochain roman, il prendra tout de même le temps de réévaluer son oeuvre.

Très différente des livres généra-

lement brefs qui l'auront précédée, la prochaine histoire sera véritablement une saga, une brique de 400 ou 500 pages. Un grand défi mais François Gravel, aujourd'hui rassuré sur sa place, sent qu'il peut l'affronter sans risquer de se perdre.

J A P R I S O T



**SÉBASTIEN
JAPRISOT SERA
AU QUÉBEC DU
30 OCTOBRE AU
6 NOVEMBRE
1991**

« Une enquête qui nous fait tirer la langue et sauter de chapitre en chapitre sans prendre le temps d'un verre d'eau. C'est haletant. »

Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

« Les héroïnes de Japrisot sont d'inoubliables entêtées qui ont peut-être perdu quelque chose — le plus souvent un grand amour... — mais qui sont patientes et fidèles comme personne. Elles arrivent toujours à leur fin. Et nous ne restons jamais sur la nôtre. »

Marie-Claude Fortin, *Voir*

« Une mécanique implacable et une passion comme personne n'ose plus en décrire : c'est du pur Japrisot. »

Jean-Dominique Bauby, *Elle*

Éditions Denoël,
367p., 24,95\$



TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 Tél.: (514) 524-5900 ou 525-5957



**L'écharpe
d'Iris**
roman de Daniel Guénette
300 p., 19,95 \$

J. Desrèpes a connu une couverture de presse très surprenante pour un premier roman. *L'écharpe d'Iris* étonnera encore davantage. Une éducation sentimentale tragico-comique. C'est toute une génération de Québécois de la classe cultivée qui s'y retrouve.



**Le Guide de la
chanson québécoise**
essai-dictionnaire par Robert Giroux,
C. Havard et R. LaPalme
176 p., 15,95\$

Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.



**Les arts et les
années 60**
sous la direction de Francine
Couture
170 p., 19,95\$

Le présent ouvrage rends compte du dynamisme, de l'invention et du décloisonnement dont ont fait preuve à l'époque les différentes pratiques artistiques majeures. Le lecteur saura apprécier avec quelle éloquence les arts ont su manifester, littéralement, l'explosion de la société québécoise.

par la communication hors sujet de Mme Thibaut, qui avait su parler de poésie avec tant de cœur et de finesse.

Au même moment, le festival de la galette de sarrasin se déroulait à Louiseville. La rue principale débordait d'animation. Toutes les vitrines s'étaient faites belles. Gongora, Hölderlin, ou d'autres parmi les plus grands, auraient su et aimé chanter ces réjouissances, mais les poètes étaient à Trois-Rivières, à se lamenter sur leur insuccès commercial.

**L'INTEL-
LIGENCE**
naturelle



**HUGO
PLUS**
le dictionnaire et la grammaire

**PRIX DU FRANÇAIS
EN INFORMATIQUE
1991**

LOGIDISQUE

DOS

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version IBM PC et compatibles
84,95 \$

**HUGO
PLUS**
le dictionnaire et la grammaire

WINDOWS!

LOGIDISQUE

WIN

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version WINDOWS
84,95 \$

**HUGO
PLUS**
le dictionnaire et la grammaire

Version **MACINTOSH**

LOGIDISQUE

MAC

HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
Manseau-Malka
Version MACINTOSH
84,95 \$

**HUGO
VERBES**
logiciel de conjugaison automatique
des verbes français

**HUGO
VERBES**

LOGIDISQUE

DOS

HUGO VERBES
Tous les verbes du français
Gauthier-Malka
IBM PC et compatibles
49,95 \$

LOGIDISQUE

C.P. 10, succ. «D»
Montréal QC H3K 3B9
Tél.: (514) 933-2225
FAX: (514) 933-2182

Quand les bédéistes s'adoucissent

LES BEDES

MONSIEUR JEAN, L'AMOUR ET LA CONCIERGE
Dupuy et Berberian
Humanoïdes Associés

THÉODORE POUSSIN NO. 5, LE TRÉSOR DU RAJAH BLANC
Frank Le Gall
Dupuis, collection Repérages

Pierre Lefebvre

PEUT-ON imaginer plus parisien que les démêlés d'un écrivain avec sa concierge ? Voilà ce que nous propose Dupuy et Berberian en nous relatant, dans *Monsieur Jean, l'amour et la concierge*, la vie quotidienne de M. Jean, auteur de « La table d'ébène », l'événement littéraire de la rentrée.

De quoi est faite cette vie ? (on se demande ce qu'il fait de ses journées, celui-là) « grommelle constamment la concierge » Eh bien, en grande partie, elle se compose d'oisiveté, de promenades, de rencontres, de tâches ménagères diverses et de soirées entre copains. À cela, bien sûr, se mêlent les aléas de l'amour et les conflits de tous ordres avec Mme Poulbot, la concierge de l'immeuble où il habite.

Dupuy et Berberian se sont construits une certaine réputation avec *Le Journal d'Henriette* paraissant chez « Fluide Glacial ». Cette série, mettant en vedette une adolescente complexe et rêveuse, oscillant entre l'ironie féroce et la tendresse bienveillante, est sans doute ce que le mensuel de Marcel Gotlib et Jacques Diamant nous avait proposé de mieux depuis longtemps.

Avec *M. Jean*, nous assistons à un nouveau jalon dans la carrière de ces deux auteurs. Alors que le cynisme et la méchanceté sont le lot commun de la BD d'humour française contemporaine, Dupuy et Berberian ont tenu le pari de créer une bande humoristique qui soit gentille sans être naïve ou fleur bleue. Ils ont donc laissé tomber le côté hargneux de leur humour pour se consacrer uniquement à leur penchant pour la douceur, et le résultat est remarquable. Il se dégage de cet album une fraîcheur bienfaisante et c'est tout étonné que nous réalisons que notre rire n'a rien à voir avec le ricanement moqueur mais tient plutôt de cet anachronisme qu'est devenu le rire bon enfant.

La nostalgie, et une certaine mélancolie, sont tout de même au programme de cette bande. Le récit intitulé « Chantal » en est sans doute le meilleur exemple. Lors d'une exposition consacrée à Matisse, M. Jean retrouve une de ses anciennes compagnes. Entre les banalités et les reproches déguisés qu'ils s'échangent en traversant l'exposition, sont intercalés des « flash-back » de leur union : la première rencontre, la première nuit, la vie commune et la rup-



ture. Le procédé n'a rien de nouveau, loin de là, mais la fausse naïveté du dessin de Dupuy et Berberian (ils dessinent et scénarisent tous les deux) renouvelle, en quelque sorte, ce cliché, et c'est tout bête qu'on s'aperçoit qu'on s'ennuie.

Si le dessin des deux compères n'a pas à proprement parler évolué depuis « Henriette », l'ajout de la couleur lui donne ici une dimension nouvelle. Une bonne part de l'aspect chaleureux de cet album est certainement dû à sa mise en couleur, qui atténue l'aspect caricatural de leur dessin. Ses décors intérieurs, et son Paris, y sont également pour beaucoup dans le charme qui se dégage de cette BD. Les relents « fifties », dont est truffée cette chronique d'un bohème fin de siècle, donnent au tout un air rétro jouant autant sur la nostalgie de cette époque elle-même que sur celle des bandes dessinées d'alors. Dupuy rend ainsi hommage, d'une façon moins systématique qu'un Chaland (Freddy Lombard, Bob Fisch) mais tout de même, à ce qu'on se plaît à nommer l'âge d'or de la BD française.

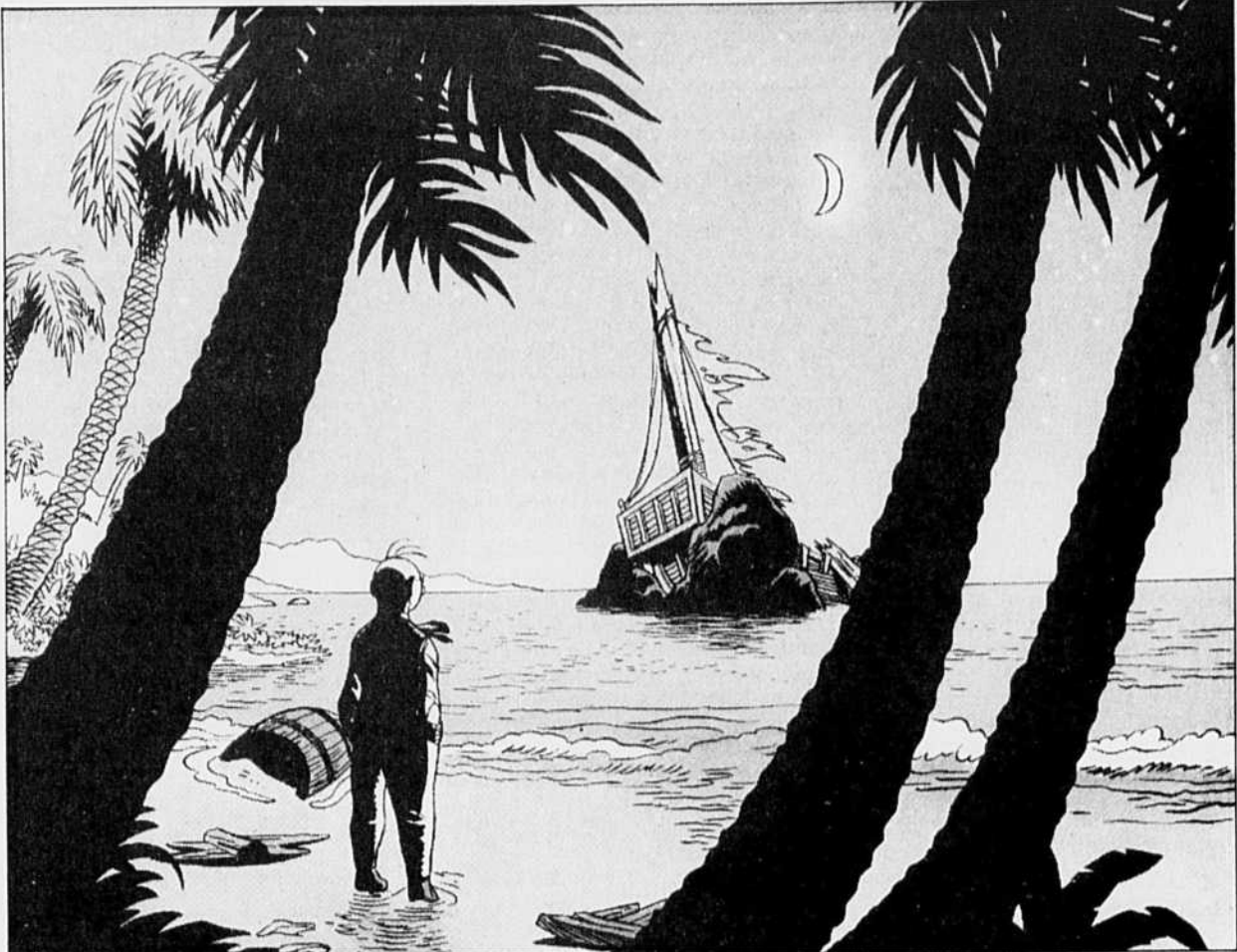
Théodore Poussin est un jeune homme naïf. Préposé aux écritures chez un notaire, il s'ennuie, rêvant d'aventure et d'exotisme. Un beau jour, jouant le tout pour le tout, il quitte emploi, famille, amis et s'embarque sur un navire, avec toutes ses économies, à la recherche d'un aïeul mythique, qui, selon la légende familiale, aurait été pirate.

Nous sommes au début du siècle et ce genre d'expédition n'est bien

sûr pas sans danger. Mais c'est bien ce que recherche ce rêveur, sans se douter un instant que ses vœux seront réalisés au-delà de tout ce qu'il avait espéré.

La saga de Poussin se poursuit depuis quatre albums dont un cinquième est paru récemment. Au cours de la série, bien des avatars se sont abattus sur lui. Il perd d'abord son argent, de sorte qu'il lui devient impossible de rentrer chez lui, puis est recherché pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Mais surtout, il a rencontré un inquiétant personnage, M. Novembre, superbe invention, Jésus sans foi ni loi, qui s'est présenté à lui comme étant son destin et qui est en grande partie responsable des avatars du jeune homme.

Théodore Poussin de Frank Le Gall est une des rares séries pour jeunes adolescents, présentement sur le marché, qui est digne d'intérêt. Le thème archi-classique du voyage initiatique y est admirablement bien tourné, en grande partie grâce à ce personnage qu'est Novembre. La vie de Poussin par sa présence s'est transformée en une série de rites didactiques dans lesquels ce dernier pousse constamment le jeune héros, le manipulant à son insu, pour le meilleur comme pour le pire.



À gauche, une planche tirée de *Monsieur Jean, l'amour et la concierge*, de Dupuy et Berberian. Ci-haut, *Théodore Poussin, No. 5, le trésor du rajah blanc*, de Frank Le Gall.

Les deux albums précédents de la série avaient été scénarisés par Yann (Les Innommables) et m'avaient énormément déçu. Sous la plume du scénariste le plus mordant de sa génération, Poussin s'est transformé, subito presto, en un aventurier aguerri. Cette transition brutale ne cadrait absolument avec la nature du personnage et l'aspect romanesque de l'apprentissage de la série, qui faisait sa force et son originalité, se retrouvait relégué aux oubliettes.

Fort heureusement, Le Gall, dans ce cinquième tome, est de retour à la fois au dessin et au scénario. Poussin s'est donc radouci, et s'il n'est plus le blanc-bec des premiers albums, la maturité qu'il aborde ici est crédible. Ses aventures l'ont vieilli, et Le Gall possède assez son personnage pour donner à cette métamorphose un rythme adéquat. Si ce retour en arrière peut sembler à prime abord dangereux pour la cohérence de la série (Poussin redevenant oisillon après avoir été rapace), je crois pour ma part qu'il s'agit d'une décision judicieuse de la part de Le Gall et, souhaitant qu'il continue à poursuivre seul la série, ce sont bientôt les albums scénarisés par Yann qui s'avèreront en porte-à-faux, avec le reste de la production. Exit donc les étapes brûlées, l'initiation se poursuit.

Dans *Le trésor du Rajah blanc*, un

premier cycle des aventures de Poussin semble se clore. Après maints déboires, dont un naufrage et la captivité chez une bande de pillards, Poussin retrouve enfin la civilisation grâce à Novembre. Celui-ci le lave également de son accusation de meurtre (qu'il avait lui-même ourdi) et Poussin, enfin, quitte l'Indonésie pour la France.

Les premiers albums de Le Gall étaient inspirés par Maurice Tillieux. L'esprit du créateur de *Gil Jourdan* y planait pleinement. Le graphisme, l'humour caustique, les répliques des personnages (surtout Novembre) flirtant constamment avec la boutade ou le bon mot, faisaient de cette série une digne héritière de Tillieux. Plus encore, les atmosphères des deux premiers albums rappellent énormément celles des aventures exotiques de « Jourdan », tel *Le chinois à deux roues*, ou *L'enfer de Xique-Xique*.

Mais, depuis le troisième album, une lente transformation se prépare, et c'est du côté d'Hergé que Le Gall s'abreuve désormais. Il ne faudrait pas croire pour autant que la filiation avec Tillieux est reniée, mais elle passe dès lors à l'arrière-plan. Le trait est devenu plus rigide et les décors beaucoup plus réalistes. C'est réellement du côté de la « ligne claire » instaurée par Hergé, que Le Gall se dirige maintenant.

D'ailleurs, les citations des *aventures de Tintin* que l'on retrouve dans cet album en sont une preuve accablante. Les scènes dans l'île des pillards rappellent immanquablement *Le trésor de Rackham le Rouge*, et alors qu'il s'embarque pour la France, Poussin porte un imper et une casquette en tout point semblable à ceux du Tintin de l'oreille cassée.

Il ne faudrait pas pour autant croire que Le Gall n'est qu'un clown sans imagination. Ses influences sont évidentes mais il les a digérées et j'ajouterais même qu'il joue avec elles autant qu'il se joue d'elles. Son travail est beaucoup plus qu'un harmonieux mélange de ces deux grands qu'étaient Tillieux et Hergé.

En fait, si l'évolution de la série se poursuit selon la même courbe, le « côté Hergé » diminuera et l'originalité de Le Gall percera. Ni Tintin, ni Jourdan, ni Astérix, ni Lucky Luke n'ont jamais été transformés par ce qu'ils traversaient. L'aventure coule sur eux comme l'eau sur le dos d'un canard. Le Gall a su, dans une série pour jeunes, allier la naïveté du roman picaresque à une vision plus dramatique de celui-ci, entrevu comme parcours initiatique. Poussin n'est pas encore de retour en France. Aura-t-il autant de difficulté à la rejoindre qu'Ulysse à retrouver Ithaque ?

Enquête sur des citoyens au-dessous de tout soupçon

LES HERBES ROUGES

Roman

Récit



Roger Des Roches
LA JEUNE FEMME ET LA PORNOGRAPHIE

"Fascinante et dramatique rencontre du plaisir le plus nu et de la souffrance la plus exigeante."
Réginald Martel

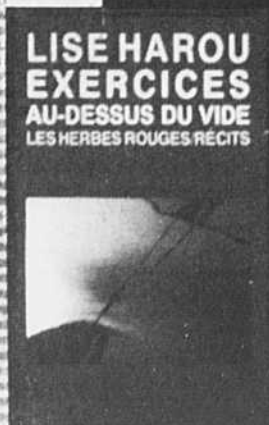


Danielle Roger
QUE FERONS-NOUS DE NOS CORPS ÉTRANGERS?

"Danielle Roger nous offre la garantie de pouvoir toucher au pur, au véritable mal de l'âme."
Marie-Claude Fortin

Récits

Poésie



Lise Harou
EXERCICES AU-DESSUS DU VIDE

"Le dérèglement familial et angossant du quotidien."



Normand de Bellefeuille
OBSCÈNES

D'une simplicité nécessaire.

en vente chez votre libraire

ENQUÊTE SUR LA VIE TRÈS PRIVÉE DES FRANÇAIS

Armelle Oger
VSD
Robert Laffont, Paris, 1991.
Bertrand Pirel

IMAGINONS, c'est pour rire, que je sois un jeune Français de 25 ans, assez bien constitué merci. Imaginons aussi que ma vie sexuelle vous intéresse, et voyons ce qu'en dit cette *Enquête sur la vie très privée des Français*, un livre aguicheur comme de la mousseline blanche, qui promet de dévoiler deux ou trois choses que l'on connaît déjà...

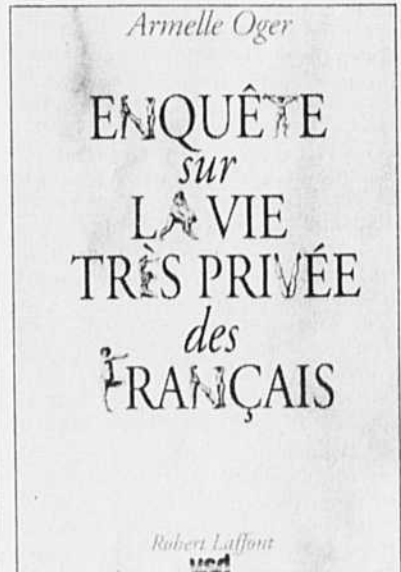
J'ai rencontré ma blonde au bal, ou peut-être au bureau, près de la machine à café. Elle a aimé mon côté sérieux et affectueux; j'ai craqué pour sa simplicité et son physi-

que. Nous avons su patienter avant de passer aux choses sérieuses — oh, pas trop quand même : car si « le rapprochement complice, la tendresse, l'intimité découverte sont plus importants que la démultiplication des orgasmes », n'a pas la force de caractère d'Alexandre Jardin qui veut.

À 44 %, elle était « folle de moi » quand elle a sauté le pas. Depuis, notre corps exulte, sagement : une fois par semaine (57 %), surtout le samedi soir (40 %). Comme le dit si bien Jackie, 16 ans, dans l'enquête, « c'est mieux que la branlette ». Sacré Jackie. Il faut dire qu'à 83 %, nous pensons être « plutôt de bonnes affaires ». Et quand je serai grand, je pourrai dire, comme Robert, 69 ans : « jeune, j'étais un sacré gaillard pour la bagatelle ». Sacré Robert. Mais pour Robert, petit à petit le grand méchant loup est devenu gentil chaperon rouge. Flip flop. Pas si grave, vu que « ma Madeleine, elle aurait pas pris ça mal ». Madeleine, elle est tellement jolie, elle est toute sa vie, Madeleine, elle aime tant ça...

Bien sûr, j'ai des fantasmes : sous les tropiques avec Sophie Marceau, ou dans un ascenseur avec Béatrice Dalle. Et si les filles de mon âge longnent de plus en plus vers les hommes mûrs, tant pis pour elles, elles ne savent pas ce qu'elles perdent : l'apogée de la vie sexuelle de l'homme se situe à 18 ans. Mon vrombissant meilleur copain est certes encore capable d'exploits à 24 ans; mais il est exceptionnel.

Les femmes, elles regrettent de ne pas faire l'amour aussi souvent qu'elles en ont envie. Elles sont insatiables. « Fatiguées, ils sont toujours fatigués », se plaignent-elles. Elles veulent m'avoir sous la main comme on a de la nourriture au frigo. Je suis un objet de plaisir : à 44 %, les femmes m'apprécient d'abord pour ma virilité. Mais trop, c'est trop. Philippe, 27 ans, le déplore : « Nous avons l'impression d'être un passe-temps. Elles nous convoitent comme des objets de luxe, puis nous jettent quand nous avons cessé de plaire ». Sacré Philippe. J'envoie des fleurs; j'invite au restaurant; je distribue des baisers fougueux; je m'épouille, pour faire plaisir à l'une, satisfaire l'autre; j'ajoute « toutes les difficultés de la



vie » pour les beaux yeux d'Irène Frain; pour séduire Marthe Lagache, mannequin, j'ai deux atouts : « de belles fesses et un sourire malin »; pour Christiane Collange, je m'évertue à « être imaginaire et diversifier les plaisirs et les positions »; reste l'incomparable Brigitte Lahaye, star du porno, pour qui « un bon amant, c'est un homme qui bande bien, et longtemps ». Sacré moi.

Tout cela est épuisant. Car voyez-vous, nous sommes fragiles, de grands enfants, victimes du syndrome de Peter Pan ». Et puis, comme dit Jean-Paul, 42 ans, « bander, c'est pas toujours évident, mais en plus, il faut faire jouir, c'est encore moins évident. Faire l'amour, ça devient vraiment compliqué ». Si compliqué que certains dérapent — oh, pas moi, je vous rassure, ce sont toujours les autres qui dérapent. Ainsi 61 % des autres Français sont-ils favorables à la réouverture des maisons closes; Hugues, 32 ans, explique : « tu rames, tu rames, l'en peut plus; avec une pute, au moins, c'est cool ». Sacré Hugues. D'autres autres frappent, écho : « s'il me bat, c'est qu'il m'aime », ah bon. Beaucoup d'autres autres, les deux tiers, se masturbent plus ou moins régulièrement. Rien qu'à y penser, j'ai la nausée.

Car moi, somme toute, je suis un

tendre. Certes, au bureau, j'assure, je profite de ma fonction de chef, si puissamment érotique. Certes, comme 52 % des hommes, je m'apprête à tromper mon épouse pendant les vacances. Certes, l'homme « est génétiquement programmé pour le plaisir », selon un gynécologue, et « connaît beaucoup moins bien le fonctionnement sexuel de la femme que celui du moteur de sa voiture », selon, nuance, un sexologue. Certes, je fais de moins en moins caleya à cause de la télévision. Certes, j'ai une prédilection pour les seins (54 %) et les hanches.

Mais j'insiste, promis, juré, je suis un tendre. Je n'invente rien, c'est Denise Bombardier qui le dit : « nous sommes en train de redécouvrir l'intimité, le sentiment, l'émotion ». Alors, je concubine, 2 ans en moyenne, à 27 ans, en moyenne, je me marierai, à 29 ans viendront les premiers soubresauts, et je croiserai les doigts en tâchant d'oublier que chaque année l'on prononce 30 divorces pour 100 mariages.

De toute façon, comme le rappelle ingénument les biochimistes, le choc amoureux se résume à « une histoire de phényléthylamine, un acide aminé, qui mettrait en action d'autres substances comme la noradrénaline et la dopamine ». Nous voilà dans des sales draps.

Et le livre, au fait ? Je l'oubliais, celui-là. Il faut dire qu'il s'oublie facilement. Imaginez un gigantesque test d'été, délayé sur 340 pages — mais pas les questions, ce serait trop beau, seulement les solutions. Amusant de ci de là. Occasionnellement instructif, mais n'évitant aucun cliché. Rapidement pénible dès qu'il veut disséquer, démontrer, expliquer. Corrigé à la va-vite : à quoi donc les éditeurs étaient-ils occupés ce jour-là ? Sacré éditeurs. Trop d'erreurs, de la simple coquille à des pré-noms farfelus (Philippe Rochant pour Eric, Pascal Jardin quand on veut bel et bien parler d'Alexandre et non de son père, d'autres encore), gâchent le plaisir, déjà ténue, de la lecture. Ce n'est pas ça qui va nous aider à oublier le départ de Richer. Relisez plutôt vos vieux magazines; effacez les réponses des tests, et recommencez. Au moins, il y a des photos.

L le plaisir des
Livres

CAPITALISME CONTRE CAPITALISME
Michel Albert
Seuil, col. L'histoire immédiate
Paris, 315 pages, 1991.

François Huot

LE CAPITALISME a gagné, le communisme a perdu. C'est clair et net. Quant au socialisme, il n'est désormais qu'une variante de l'économie de marché. ... Finis donc les affrontements autour des « systèmes économiques » ? Non, répond Michel Albert, qui lève le voile sur une bataille qui fait rage depuis quelque 30 ans et qui, cette fois, oppose deux formes de capitalismes, les modèles anglo-saxon et le germano-nippon.

Le hic, explique Michel Albert, c'est que le modèle germano-nippon est économiquement et socialement plus efficace mais que, médiatiquement terne, il est en voie d'être balayé par le modèle anglo-saxon.

Le modèle germano-nippon, incarné principalement par l'Allemagne mais

présent également en Hollande, en Suisse et au Japon, se caractérise d'abord par une attitude d'esprit : le long terme n'y est pas sacrifié au court terme. Qu'est-ce à dire ? Que les décisions des actionnaires (souvent des banques) sont prises en fonction non du profit à court terme mais de l'acquisition d'une position dominante sur un marché; que les déficits gouvernementaux importants (qui ne sont qu'un moyen de se défilant en refilant la facture à ses enfants) n'y sont pas bien vus; que l'entreprise est davantage vue comme une communauté d'intérêts que comme un champ de bataille politique et idéologique (comme c'est souvent le cas en France par exemple); que les partenaires sociaux (banques, actionnaires, syndicats, gestionnaires d'entreprises) ont conscience de leurs intérêts communs et tiennent compte des réalités économiques (en raison de la réunification par exemple, les syndicats allemands ont reporté à plus tard la réduction de la semaine de travail).

La nature de ce modèle apparaît avec encore plus de relief quand on évoque les caractéristiques du modèle

anglo-saxon, revivifié par la potion Reagan-Thatcher : déréglementation tous azimuts, réduction des impôts (surtout pour les riches), recherche du profit rapide, financement des entreprises fondé essentiellement sur la bourse, domination absolue des actionnaires sur les gestionnaires.

Ce sont ces caractéristiques qui ont permis l'évolution des dernières années au cours desquelles la finance a pris le dessus sur l'industrie. Le scénario est bien connu : des « raiders » repèrent une grande entreprise aux actifs sous-évalués, empruntent, achètent l'entreprise en offrant un « bonus » aux actionnaires puis la revendent en pièces détachées en réalisant un bon profit.

Tous, apparemment, y trouvent leur compte... sauf l'économie, qui s'en trouve dangereusement fragilisée. Dans un tel contexte, les gestionnaires sont soumis au diktat du profit à court terme (pour éviter une baisse des actions que les actionnaires sont toujours prêts à vendre !). Mais, sacrifier ainsi au court terme, c'est souvent remettre à plus tard un programme de recherche ou vendre des actifs pour

grossir artificiellement la colonne des profits.

On est loin des grandes entreprises allemandes où la « finance est au service de l'industrie » et où les structures d'actionariat et de gestion de l'entreprise (où les syndicats ont leur place !) protègent les entreprises contre les prises de contrôle hostiles ou les humeurs intempestives des actionnaires. Les syndicats allemands ont compris où était leur véritable intérêt : en « adhérant » au capitalisme lors de son célèbre congrès de 1959, la social-démocratie allemande a misé juste : les travailleurs allemands sont beaucoup mieux payés et protégés (sécurité d'emploi, protection sociale) que leurs homologues américains. Bref, contrairement à tous les procès entendus depuis plus de 100 ans, de conjuguer productivité et solidarité.

Voilà ce qu'on appelle « l'économie sociale de marché ». Tiens, ce sont des mots que Robert Bourassa utilisait récemment dans son éloge de Louis La-berge, qualifié de véritable « artisan de l'économie sociale de marché ». Le Québec « ferait-il » dans l'économie sociale de marché ? Partiellement si l'on

Michel Albert
CAPITALISME CONTRE CAPITALISME
Seuil
L'histoire immédiate

en croit Michel Albert : « ... S'agissant du Canada, si sa « belle province », le Québec, vient de réaliser un développement exceptionnel pendant une quinzaine d'années, c'est notamment en s'appuyant sur des institu-

tions telles que la Caisse de dépôt ou le groupe Desjardins qui représentent exactement le contraire de ce qui caractérise depuis 10 ans le modèle « anglo-saxon » dans son ensemble ».

Mais il faudra plus que la Caisse de dépôt, le Mouvement Desjardins ou le Fonds de solidarité de la FTQ pour sauver les meubles, car des tendances de fond sont à l'oeuvre : avec les grands marchés créés par les accords de libre-échange, les gouvernements — pour assurer la compétitivité de leur économie — sont condamnés à appauvrir l'Etat, à couper dans les programmes sociaux, à détaxer les riches et à surtaxer les pauvres. C'est déjà commencé. Bref, il y a des cigales — c'est le cas de la canadienne — qui deviennent progressivement des porteurs d'eau.

Capitalisme contre capitalisme est d'abord destiné aux Français. N'empêche, il y a tant d'exemples, de données et d'analyses brillantes dans ce livre qu'il vaut le plaisir d'être lu. D'autant plus que la « recette » du « capitalisme à saveur sociale » n'est pas compliquée, son principal problème étant qu'elle manque surtout de défenseurs.

L'internationale de la drogue

LA DROGUE, L'ARGENT ET LES ARMES

Alain Labrousse
Éditions Fayard, Paris, 1991, 485 pages.

Jocelyn Coulon

DANS UN pays comme le Canada, où les nouvelles sur la drogue commencent de plus en plus à nous inquiéter, nous vivons tout de même dans une douce quiétude face à ce problème. Car malgré ses effets désastreux chez certains Canadiens, la drogue n'a pas encore pourri notre société. Ce n'est pas le cas ailleurs, surtout dans les pays du tiers monde, où ce terrible fléau détruit les gouvernements, les sociétés et surtout les êtres humains. Ce livre d'Alain Labrousse raconte l'incroyable descente aux enfers de pays entiers prisonniers du commerce de la drogue. Et nous en sommes responsables.

Spécialiste mondialement connu sur l'Amérique latine, ce bouquin d'Alain Labrousse est une vaste enquête sur le commerce de la drogue et l'utilisation de ses revenus à des fins politiques, militaires ou simplement personnelles. L'auteur a parcouru la planète pour visiter les lieux et interroger les acteurs directement impliqués dans les affaires de drogue. Il a aussi consulté une vaste documentation, en plusieurs langues, qui décrit l'incroyable réseau de « solidarité » qu'a tissé le commerce de la drogue entre trafiquants, politiciens, policiers, militaires, paysans, révolutionnaires et simples passeurs du monde entier. Un portrait de l'internationale de la drogue terrifiant.

Comme il le souligne dans son avant-propos, l'auteur a restreint son enquête aux liens entre l'argent de la drogue et son blanchiment à des problèmes politiques et à des conflits militaires. Ce parti pris permet de mieux cibler les enjeux que représente la production de la drogue et de fournir quantités d'informations étonnantes sur les contradictions de la lutte anti-drogue, la formation d'alliances politiques contre-nature pour protéger ce commerce lucratif et le financement de causes bien nobles avec de l'argent bien sale.

Dans ce livre, personne n'est épargné. Au Pakistan, dont l'héroïne alimente le marché européen, tous les partis politiques sont impliqués dans la production et le commerce de ce nouvel or noir. Les revenus sont utilisés pour soutenir la modernisation du pays et la construction de ses centrales nucléaires. En Afghanistan, les moudjahidins les plus fondamentalistes, n'hésitent pas à cultiver la fleur de pavot qui leur permet d'acheter des armes pour lutter contre les communistes de Kaboul. Au Sri Lanka, au Liban, en Birmanie, en Thaïlande, au Laos, en Colombie et au Pérou, les guérillas les plus moralisatrices ou les plus marxistes frottent avec les plus grands syndicats du crime pour financer leurs nobles causes — révolution politique, amélioration des conditions de vie des po-



pulations, agriculture alternative — qu'ils défendent avec des colts piégés, des massacres à la chaîne, des enlèvements et des exécutions sommaires.

Mais si les grands barons de la drogue de Colombie, d'Italie, de Miami ou d'Asie aident les désespérés, ils pactisent plus souvent avec les gouvernements dont les objectifs sont souvent irréconciliables : combattre le trafic de drogue mais aussi les opposants politiques qui les menacent. C'est alors que tout devient sordide. Les services anti-drogue américains, colombiens, péruviens, thaïlandais, etc., ferment les yeux sur des trafiquants qui lèchent leurs sbires contre les révolutionnaires, les syndicalistes et les gauchistes. Certains gouvernements n'ont pas le courage d'éliminer le trafic de drogue qui rapporte des milliards de dollars à des économies exsangues. D'autres, aux structures politiques et militaires très faibles, sont tout simplement contrôlés par les trafiquants. Dans cet affreux jeu de masques, ce sont toujours les mêmes qui s'en tirent : gros trafiquants, politiciens et militaires véreux, stratèges machiavéliques.

Les solutions au problème de la drogue ne sont pas faciles à imposer. Alain Labrousse estime que c'est le manque de volonté politique qui fait défaut même s'il reconnaît les progrès accomplis depuis quelques années. « Les gouvernements qui prétendent faire la guerre à la drogue ne devraient-ils pas cesser de fermer les yeux sur des États, des hommes politiques, des organisations qui couvrent, encouragent ou même organisent sur une large échelle le trafic des stupéfiants ? », écrit-il. C'est vrai, mais ce n'est pas tout et l'auteur le sait bien. Il souligne que la production de la drogue se fait dans des pays dévastés par des crises économiques, politiques et sociales profondes. Qu'elle germe sur des traditions culturelles et religieuses séculaires qu'on ne peut éliminer rapidement. Et qu'elle prospère grâce à la consommation qu'en font les Occidentaux. Vaste programme pour une lutte anti-drogue efficace qui reste à venir.

LES DIX MILLE MARCHES

Lucien Bodard
Grasset, Paris, 1991.

Bertrand Pirel

« DANS SA FUREUR, Jiang Qing se démène comme une mégère hystérique, grincements, écume, bave, gémissements, soupis, elle mâche et remâche des malédictions contre les réactionnaires acquis au Mal : à elle seule, elle est un pandémonium ». En une phrase, tout est dit, ou presque. Celle qui s'appela successivement Pure et Simple, Grue des Nuages, Pomme bleue puis Jiang Qing, l'épouse de Mao, va comme ça nous les gonfler pendant près de 400 pages, de vengeances en colères, de lâchetés en perfidies, et surtout, de petites basoignes en grandes baiseries, de copulations mineures en fornications majeures.

À tel point qu'une question nous trotte dans la tête : mais comment diable ne s'est-il pas trouvé quelqu'un, dans cette Chine où l'on assassinait allègrement, où l'on massacrait à tour de bras, pour étrangler cette folle, égorgée cette vipère ? Si ce n'est qu'une question d'argent, il suffisait de demander, on aurait volontiers cotisé, voyez-vous, pour les bonnes causes on sait ne pas être radin. C'eût été, en tout cas, bien plus sage investissement que l'achat du dernier roman de Lucien Bodard. Mais peut-être « les jeux des nuages et de la pluie » vous fascinent-ils ; qu'à cela tienne, il est encore temps de vous procurer *Ludo et Compagnie*, de Patrick Lapeyre (P.O.L.) : ils y sont bien plus alléchants, bien mieux racontés, bien plus drôles. Et si vraiment votre libido vous tracasse exagérément, restent les pornos.

Car la fantastique ascension de Jiang Qing se fait surtout à la force du « popotin », de lits en lits, d'un phallus l'autre. La première dame de Chine fut aussi racoleuse que l'écriture de Bodard, ce qui représente,

Les couilles de Mao



Jiang Qing

croyez-moi, un tour de force. Une écriture de feuilleton radio, visiblement destinée à entretenir un suspense haletant entre deux coucheries, deux ahanelements, mais musardant aussi, de ci de là, dans un lyrisme de minidette, fleuri de métaphores complaisantes. Plouf.

Vous pensez que j'exagère, que je suis trop délicat, trop fleur-bleue, que tout ça, c'est la nature, les abeilles et tout le tsin-tsin, qu'un peu de sexe ne saurait nuire ? Tant pis pour vous, vous l'aurez cherché, je cite, je recopie, éloignez les enfants. Nous sommes dans le chapitre d'ouverture, l'histoire de la curée autour de la mort de Mao, avant que nous soit infligée toute l'épopée (la meilleure partie du livre, la meilleure ou la moins pire) : « Elle, déliquescence ? Non. Et aussitôt elle en administre la preuve à Zhang. Tendait la main, elle se saisit de ses couilles, les roule dans sa paume, elle les serre, elle s'a-

muse avec elles, elle les connaît si bien, grosses, dures, la mitraille du plaisir... Toutes ces couilles dans sa vie... Celles de Zhang, succulentes... Vitales ont été celles de Mao, énormes et d'où coulait un foutre intarissable... Mais surtout... ont importé celles de Kang Sheng... ses couilles étaient des fruits merveilleux qu'elle avait découverts très jeune... »

Un exemple parmi cent des frasques de celle qui rêvait « que son épopée s'accomplisse dans le sublime », mais qui patageait plutôt, et le livre avec elle, dans la vulgarité. On n'ignore rien des mensurations ni de la morphologie intimes de chacun de ses amants, qui furent nombreux, de même que l'on connaît désormais assez bien son « sexe blet, gonflé, démantelé par l'usage ». Un usage forcené, insatiable, gourmand, à la mesure de son orgueil démesuré et de son arrivisme obsessionnel, car au-

tant coucher utile, que voulez-vous, « un corps de femme doit rapporter ». Dix mille marches ? Plutôt dix mille coucheries. Et notre Jiang Qing, ardente et vaillante combattante des sommiers de Shanghai, engrange : « gueuse et fille de gueuse », elle sortira, ce talent aidant, du ruisseau où sa naissance misérable, dans la province « de mort et de chaos » du Shandong, la destinait. C'est ainsi, notamment, qu'elle rencontre Kang Sheng, son Pygmalion, le futur et omnipotent chef des services secrets de la Chine communiste, dont l'ombre très bienveillante ne cessera jamais de la protéger.

De Tsinan à Tsingtao, de Shanghai à Xian, elle deviendra actrice, courtisane, étudiante, « elle claboude, elle barbote, mondaine, cheftaine, pionnière », elle épouse un brave homme qu'elle s'empresse de trahir lâchement, comme plus tard elle dénoncera d'autres camarades révolutionnaires, et participera aussi, de loin, sans trop se salir les mains, par arrivisme davantage que par conviction, à des cellules plus ou moins fantômes ; elle se trémoussera, elle scandalisera, elle aguichera, et nous donnera aussi, parfois, confidences sur l'oreiller, des nouvelles de Tehang Kai-chek, du Kuomintang ou de la Longue Marche. Jusqu'à la rencontre, qui est aussi la dernière phrase du livre : « Maintenant Mao est tout près de Pomme Bleue. Elle se cambre, sourit. Déjà il est passé.

Il lui semble qu'il l'a regardée ». Queue de poisson. Ce qui n'est jamais, somme toute, que la dernière d'une trop longue série.

Barrin de La Galissonnière
par Roland Lamontagne



De la collection
CELEBRITÉS CANADIENNES

Biographie pouvant être utilisée comme matériel complémentaire en sciences humaines au secondaire

Au cours de la dernière décennie de sa vie, *Barrin de La Galissonnière*, à titre d'administrateur, d'homme de sciences et d'officier de marine, sera intimement lié au destin de l'empire français d'Amérique. C'est ainsi qu'en histoire du Canada il mérite une place de premier rang, particulièrement en vertu de cette période de transition. La Galissonnière cherché, en vain, à éviter le transfert de pouvoir de la France à la Grande-Bretagne, en Nouvelle-France.

Roland Lamontagne a mérité le prix de l'Académie des Sciences de l'Institut de France pour ses publications en histoire des sciences et, en 1991, le prix de l'Académie de Marine en France pour son œuvre d'historien.

ISBN-2-7608-7044-8 (64 pages)



LIDEC inc.
4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville
Montréal (Québec) H2W 2H5
Téléphone: (514) 843-5991
Télécopieur: (514) 843-5252

CLAUDE MORIN

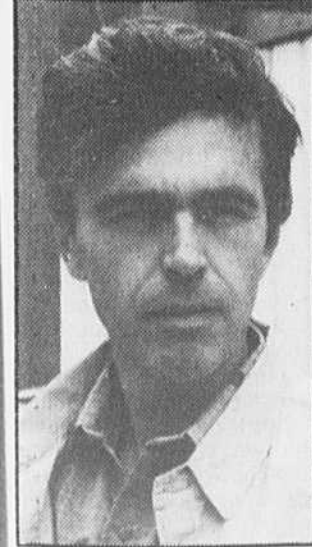
autographiera pour vous son dernier livre
MES PREMIERS MINISTRES

à la librairie

RENAUD-BRAY

Dimanche, le 20 octobre 1991
de 14 à 16 heures

En accéléré



PIERRE TURGEON

Sept carnets tenus entre 1968 et 1991, dans lesquels Pierre Turgeon explore ses rapports à l'écriture et au réel absolu.

118 pages, 14,95\$

La littérature d'aujourd'hui **LEMÉAC**

Le plaisir des Livres

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 5

MON BEAU LYN de toujours m'a présenté sur un plateau en or niellé le plus magnifique ! le plus extraordinaire ! le plus instructif et le plus drôle ! drôle à crier ! le plus et le mieux illustré de citations pertinentes ! En deux phrases comme en 20 : l'ouvrage tout chaud sorti des presses de *Tel Gallimard Inédit* : un traité. Le définitif, exhaustif, savantissime et désopilantissime *Traité de la ponctuation française*. Son auteur, le plus récent génie de la langue, est Jacques Drillon.

Dorénavant : Drillon dit que, Drillon écrit, Drillon démontre : c'est Drillon, l'autorité suprême. Il dit quoi ? Que Valéry plaçait le tiret ici, que Longtemps (je me suis couché, etc.) est un adjectif antéposé (Ah ! antéposé...), que Baudelaire est l'as des as de la virgule. Mais foin de cela ! Ce qu'il faut dire : Jacques Drillon est le Grévisse du bon usage des guillemets, le Pierre Larousse du point virgule, le Littré des parenthèses et des tirets suivis d'une virgule, le Robert du point, le Bécherelle de l'astérisque et autres signes ; et de la barre oblique et du reste ; le Darnestater et Hatzfeld. Qu'il est l'auteur encyclopédique de la ponctuation dans la littérature française. Et que ce livre-là en main permet aux gens de l'écriture des plaisirs et des jeux de famille et d'amis qui valent tous les forums et les stades du monde.

Car, milleheux ! il faut répandre cette vérité : qu'à moins de mourir tôt, on peut vivre très tard ; et qu'après les trois quarts de siècle — soyons sans illusions — tout ce qui rajeunit c'est encore tout de même le cerveau, il est vrai ; que chacun est requis, bien sûr, de l'entretenir en sa forme initiale, en meilleure forme encore par des gymnastiques conservatrices et progressives. La somme de Drillon est l'un des beaux gymnases de mon intelligence. Elle l'est, — avec lui et ceux qu'il recommande : le dictionnaire et la grammaire. — Tous ceux que j'ai cités sont bons. Il y a un plaisir intense qui se régénère encore en passion à se prendre d'amour fou et d'admiration pour une langue telle que la française.

« Ah ! mais bien d'autres sont belles ! » Oui. La langue allemande est belle et meilleure à chanter que toute autre — j'en ai essayé 10, jadis — (qui signifie il y a très longtemps). La langue d'Oc se chante bien. À la parler, aucune langue sur terre n'est égale le français. Lui seul chante à ce point sans musique, est musique, a autant de sons et de sonorités claires et vibrantes. C'est une cascade, un carillon, la soufflerie équinoxiale des vents dans les abîmes. C'est la flûte d'argent, le clapotis d'or moiré à la surface de Notre Mer, bleue de reine ; c'est la langue de sang et le timbre sonore brillant au fond des gorges, résonances du matin glorieux : c'est ce qui nous tire du néant d'Amérique ; c'est elle qui nous fait enfanter de l'Hiver au chant d'une berceuse. Et la ponctuation, les signes qui nous font distinguer une phrase de l'autre, en changer le sens, la rendre lumineuse ou obscure. Les virgules, les points, les tirets, les points suspensifs, exclamatoires, interrogateurs, doubles l'un au-dessus de l'autre, les guillemets et les pa-



renthèses et tous les autres sont comme les ressorts de la langue, ses nerfs, ses muscles, les jointures évidentes, les pauses, les signes de beauté, les grâces. La parenthèse est un repos, le point d'exclamation, un saut ou un sursaut. Dans l'interrogation, le point semble une clé : il ouvre une question, il ouvre une réponse, il vient après la naissance, repaît à la mort ; il est indispensable, de même que le tiret, le point virgule sont des aspirations profondes ; une suite de virgules après des mots peut être un subtil halètement, un passage pressant l'allure. Le point final, pour moi, n'est pas définitif.

J'écris avec beaucoup de maladresse que la ponctuation est indispensable à la qualité de la langue française ; elle m'a parfois posé quelques problèmes. L'ouvrage de Drillon, si j'apprends à le lire, m'en dira le fin mot ; ma joie d'apprendre me fera d'autant mieux retenir que c'est un livre que je ne prêterai à personne. J'en ferai des éternelles. Il coûte 28 \$. Pour le plaisir qu'on y prend, c'est donné. Il y a tout là-dedans qui peut faire oublier le repas, le concert, un moment de douleur, une tristesse sans bornes... C'est un livre savant, c'est un livre tonique, c'est une oeuvre amicale où l'on rencontre les meilleurs écrivains dans leur meilleur moment. Encore une fois, un somptueux cadeau de notre mère, la France.

Je ne me souviens plus trop... Était-ce à Paul Collaert (prononcé Collart) que Ravel avait répondu à propos d'un critique : « On dit que ma musique est sincère. La sincérité m'importe moins que ma première chemise. Le compositeur doit-il être sincère ? Que ma musique plaise bien et au plus grand nombre, c'est mon unique souci. J'écris pour plaire. » Ravel sera toujours mystérieux. Et de Proust, beaucoup plus connu dans son intimité grâce à quelque 3000 lettres qu'il écrivait à Pierre-Jean-Jacques, à moult salonnards professionnels du Grand-Monde, à quelques poètes, que sait-on finalement ?

Ravel et Proust sont non seulement dans leurs créations, ils sont leur oeuvre toute entière. Une plaquette pour la vie de Ravel ; une brique pour celle de Proust, bourrée de personnages en apparence indifférents à la *Recherche* dans leur essence. Comme si les gens avaient été des mannequins en fil de fer,

d'ailleurs transformables — plus mince plus court plus long plus rond — sur lequel il ajustait Morel-Adonis, Albertine callipyge : l'Androgyne à rondeurs et au cou de belluaire, Vénus d'un modèle unique dans l'Art, il me semble. Voilà ce qu'a fait Proust. Entre autres Capitalissimes Créations.

Ravel subtil, filiforme, exigü, tel son logis ; une maisonnette : petit salon, chambrettes, petits meubles, petites boîtes, bibelots — petites pièces de musée ; grand marcheur, cependant ; et sur ses moeurs intimes plus que discret : muet, réservé. Eh bien, ce n'était pas du tout ça, Ravel. Le jeune homme rangé, il éclate en orage ; son premier concerto, premier mouvement. Le second mouvement est une voluptueuse nuit d'amour, un intermède érotique (mystique peut-être) d'insurpassée beauté. Il s'étale et se répand dans Daphnis et Chloé par bois et par champs, sautant dans les fontaines, éclaboussant tout. Ses beaux oiseaux du Paradis appartiennent à la France mystérieuse — à celle de Debussy — à laquelle se rallient les fées d'Anne de Bretagne et du roi de Navarre.

Comment je ressens ces choses-là est inexplicable, mais perceptible, je crois. Il y a des êtres qui sont ce qu'ils sont. On les aime de vivre tout simplement. D'autres ont eu une vie double parce que doublée d'une oeuvre. Et, je ne peux plus les concevoir autrement qu'imbriqués à cette oeuvre. Immortels à cause de ce qu'ils ont créé. Je n'apprendrai jamais rien sur Proust qui ne me renverra à la *Recherche* pour constater qu'il s'est servi de ce qu'on apprend à son sujet ou que tel fait connu de sa vie ne s'y trouve pas sinon travesti. Et puis, c'est tout. Je me demande quel écrivain a jamais été autant mêlé à son roman — et dans tous ses dédales que Marcel Proust. Après mes petits-enfants, la découverte, d'enchantement en enchantement, de *À la Recherche du Temps perdu* est l'un des grands bonheurs de mes dernières années de vie.

L'Automne d'Hiver — Sur la montagne de tous les tons de fauve, j'ai vu tomber la neige, fine, vive, dense, j'ai vu danser la neige Première de l'automne, celle qui ne restera guère, suscitera comme à chaque fois la crainte et le regret,

cette nostalgie singulière n'appartenant qu'à nous, Enfants de Tous Hiver, du Grand Froid qui s'epelle et se parle et se chante en français, français ; nostalgie de dissonances et d'esprits contradictoires, l'excellent paradoxe qui pousse nos forces à bout et nous rend capables de tenir notre existence à bout de bras : l'Hiver interminable. L'Hiver persévérant insoucieux de son terme, immense et splendide cataclysme attendu. Et alors, en récompense, le pouvoir de transformer en iglous nos coeurs hospitaliers...

CE QUE J'AURAIS DÛ FAIRE — mais il est trop tard : remercier Alain Pontaut du paragraphe charmant qu'il avait inséré sur *Les Remparts de Québec* dans son article du DEVOIR à propos des écrivains de la Vieille Capitale, en avril 90. Il semblait croire que j'étais Québécoise de naissance et son éloge de mon roman m'avait beaucoup touchée, me sera précieux.

J'ai beaucoup de considération pour l'oeuvre d'Alain Pontaut et la plus grande estime envers ce Français de France parfaitement adapté à mon pays. Il était mon cadet de quelques années — j'ai cru que j'avais tout le temps devant moi pour le remercier. C'était à faire trop de crédit au destin de chacun. Bref, une autre dette à fait extraire de mes dossiers la grande enveloppe des lettres à répondre, la liste des livres à expédier, toutes choses qui ne se doivent jamais remettre à plus tard.

Pontaut et moi, nos goûts divergeaient souvent. Ainsi, sur la *Médée* de Pasolini. Il était assis devant nous dans je ne sais plus quel petit cinéma, sans avoir, de toute la durée du film, retiré la peau de brique frisée qui lui tenait certainement chaud en hiver — et ce jour-là il faisait très froid dehors ; pas dans la salle. Et cet étonnant manteau — tout ce qu'il y avait de plus hellénistique — paraissait avoir été créé par les costumiers du film. Lyn et moi avons admiré Maria Callas, grande tragédienne, aimée ce film en général. Alain Pontaut pas du tout ; même que, furieux, il avait quitté la salle avant tout le monde — dans un survêtement qui n'aurait pu être porté que par lui, et qui lui donnait la silhouette engoncée d'un haut marabout.

— A.M.

Du côté des femmes et des siècles passés

DE LA BONTÉ ET MAUVAISÉTÉ DES FEMMES

Jean de Marconville (1564)

LES FEMMES ILLUSTRÉES OU LES HARANGUES HÉROÏQUES

Madeleine de Scudéry (1642)

HISTOIRE D'ERNESTINE

Marie-Jeanne Riccoboni (1762)

UNE CORRESPONDANCE SAINT-SIMONNIENNE :

Angélique Arnaud et Caroline Simon (1833-1838)

Tous volumes parus aux éditions Côté-femmes, 1991.

Christian Allègre

IMMÉMORIALEMENT asservies à l'ordre masculin, les femmes ont finalement réussi, dans les années 80 de notre siècle, à arracher aux hommes la reconnaissance de leur « droit » le plus fondamental, celui de leur égalité avec eux à la naissance. Cela n'aura pas été sans mal, ni sans mauvaise grâce de la part des hommes. Et la partie n'est gagnée ni partout, ni d'une manière égale. Même dans les grandes cités occidentales. Interrogez les Italiennes et les Portugaises de Montréal, par exemple, vous serez surpris. On s'étonne de l'étroussure d'esprit des exégètes de la Bible condamnant Eve pour son rôle dans la Genèse — pourquoi plus Eve qu'Adam ? —, précipitant ainsi dans la méfiance et l'esclavage la moitié du genre humain née dans l'une des trois religions abrahamiques, judaïsme, christianisme et Islam. Cela n'empêche que le matriarcat ait, semble-t-il, précédé le patriarcat.

Le livre le plus passionnant à lire sur cette question est la fameuse oeuvre de Johann Jakob Bachofen publiée en 1861 dont le titre se traduit comme suit : *Le droit maternel, Recherches sur la nature religieuse et juridique de la gynécocratie dans l'Antiquité*. C'est un livre fascinant, dont la lecture devrait être obligée quand on veut réfléchir à la condition féminine.

C'est un peu ce sentiment d'obligation que j'ai eu devant la production d'une nouvelle maison d'édition, les éditions Côté-femmes, qui s'est donné pour mission de déterrer et de faire connaître les écrits des femmes des siècles passés. Cette maison est dirigée par une femme, Milagros Palma, américaine du Sud qui vit en France et qui dépense généreusement sa fortune pour la cause des femmes. La collection *Des femmes dans l'histoire*, à laquelle appartiennent les quatre parutions récentes dont il est question ici, contient déjà 16 titres, mais il y a aussi les collections *Réflexions, Recherches, Ethnographie, Prémices*. En tout, une vingtaine de titres en moins de 2 ans.

On cherchera en vain l'*Histoire d'Ernestine* de Marie-Jeanne Riccoboni, ou *Les femmes illustres* de la pourtant célèbre Madeleine de Scudéry, dans les manuels d'histoire de la littérature. Ces manuels dont la tradition est récente et ancrée dans la notion très XIXe de *chef-d'oeuvre* ont une manière contestable de dis-

tinguer entre oeuvres majeures et mineures, et de condamner ces dernières à l'oubli. On fait de Madeleine de Scudéry la grande représentante de la préciosité, on montre la Carte de Tendre, on cite dix lignes au plus de chacun de ses deux grands romans-fleuves écrits sous le nom de son frère, puis on passe, car ils sont jugés ennuyeux. De même, on sait que la fin du XVIIIe vit surgir une grande quantité de romancières (dont cette Marie-Jeanne Riccoboni), mais on les passe sous silence pour la même raison. J'ai bien peur en fait que l'épithète « ennuyeux » ne soit que la marque de l'incapacité de nos grands juges à « recevoir » le monde de ces romancières. L'éthique de l'amour comme vertu cardinale dans *Artamène* ou *Clélie* constitue, je crois, une vision de l'histoire tout à fait originale. Ce qui me fait penser qu'il est un point qu'on ne discute jamais ou presque, même, à ma connaissance, chez les femmes : les femmes, c'est entendu, n'ont pas le pouvoir, mais elles ont indéniablement une puissance qu'elles exercent au sein de la société. De la marquise de Rambouillet à Florence Gould et depuis, les salonniers parisiennes en sont un exemple : faisant les académiciens, faisant et défaisant les gouvernements, poussant un homme au pouvoir ou l'en faisant descendre, régnant en tout cas. Mais la vision du monde des femmes a toujours été disqualifiée au profit d'une sorte de conception héroïque et guerrière, qui est plus dans la manière des mâles... et qui amuse ou amuse les femmes.

On appréciera dans les harangues de « l'illustre Sapho » le modèle d'une rhétorique très intéressante : une introduction, puis un « argument » qui établit la situation dans laquelle va se produire la harangue et à qui elle s'adresse, puis un portrait de l'héroïne tiré de médailles antiques se terminant sur un petit poème à sa gloire, puis la harangue elle-même où l'héroïne s'adresse au héros (par exemple, Cléopâtre à Antoine), enfin un « effet » qui sert de conclusion. Dans la harangue de Sapho à Érenne, on lit : « Nous aurons l'imagination belle, l'esprit clairvoyant, la mémoire heureuse, le jugement solide et nous n'emploierons toutes ces choses qu'à friser nos cheveux ? » Dans l'histoire d'Ernestine, jeune fille exemplaire, il est question de l'indépendance économique des femmes et de la lutte du coeur avec le corps. Ce petit roman, l'un des nombreux publiés sous le nom de l'auteur, vanté par Diderot, par Grimm et par Laclos, a un charme extraordinaire. Quant à la correspondance entre Angélique Arnaud et Caroline Simon, échangée entre 1833 et 1838, elle montre ce qu'a été le vécu intime des adeptes du socialisme utopique de Saint-Simon. Ce n'est plus la théorie économique et sociale, mais un témoignage direct sur comment l'ont vécue ses partisans, et là, encore une fois, c'est l'amour la vertu suprême. C'est tout un document.

Signalons aux amateurs, dans le même ordre d'idée, la classique *Histoire générale du féminisme*, de Léon Abensour, publiée à Paris en 1921, rééditée régulièrement aux Éditions Slatkine.

NOUVEAUTÉS VLB



Pierre A. Charlebois LA VIE DE LOUIS RIEL

Une biographie écrite avec passion, qui cherche à montrer les raisons qui amènent un peuple opprimé à prendre les armes.

377 pages — 24,95 \$

Jacques Côté LES TOURS DE LONDRES

Un roman rimé, drôle et touchant, qui parle du fragile équilibre du désir. Par l'auteur de *Les montagnes russes*.

123 pages — 14,95 \$

Dany Laferrière L'ODEUR DU CAFÉ

Ou une enfance haïtienne. L'auteur nous fait revivre cet été particulier où un enfant de dix ans fait l'apprentissage de la vie aux côtés de sa grand-mère.

200 pages — 15,95 \$

Pierre Day UNE HISTOIRE DE LA BOLDUC

Une histoire entremêlée d'anecdotes, de légendes et d'entrevues, où la Bolduc nous est racontée comme un beau roman d'amour.

132 pages — 15,95 \$

François Piazza LES VALSEUSES DU PLATEAU MONT-ROYAL

De l'amour aveugle à la baisesecours, en passant par l'orgasme de Charlotte, l'auteur réinvente, sur un mode humoristique, l'obscur objet du désir.

135 pages — 16,95 \$

Richard Desjardins PAROLES DE CHANSONS

« Chansons-frissons », chansons différentes, sans compromis, chroniques d'une époque. Un grand moment de poésie pour tous !

118 pages — 14,95 \$

en vente chez votre libraire

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le bruit des choses vivantes



ÉLISE TURCOTTE

Le Bruit des choses vivantes est un bruissement soyeux, un murmure d'enfant sage. Et si dans ces pages la légèreté est soutenable, c'est que l'écriture d'Élise Turcotte a suffisamment de force pour porter à bout de bras les maux qu'elle soulève.

Marie-Claude Fortin, Voir

227 pages, 19,50 \$

La littérature d'aujourd'hui LEMÉAC

Fumer, c'est gaspiller Argent et santé



DIAGNOSTIC

Vous voulez en savoir plus long sur la politique linguistique ?

C'est **DIAGNOSTIC** qu'il vous faut... 12,95 \$

Demandez-le à votre libraire

- Librairie Du Square
- Librairie Raffin
- Librairie Olivieri

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE

Ma vie chez les Qallunaat

Minnie Aodla Freeman

Traduit de l'anglais par Daniel Séguin et Marie-Cécile Brasseur

Cahiers du Québec/Cultures amérindiennes n°96

Ma vie chez les Qallunaat est le témoignage parfois naïf, parfois tragique, mais toujours étonné des années d'apprentissage de Minnie Aodla, Inuit, chez les gens du Sud, à Ottawa.

Récit simple et vrai, *Ma vie chez les Qallunaat* jette une lumière nouvelle sur les disparités entre le Nord et le Sud, sur les rapports entre Blancs et Amérindiens.

216 pages 19,95 \$



En vente chez votre libraire